LES CINQ MINUTES

DU

COMMANDEUR

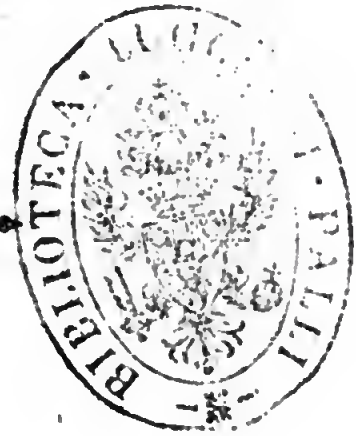
DRAME

EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX

PAR

M. LÉON GOZLAN

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Odéon (Second Théâtre Français), le 8 mars 1852.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1852

75978

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE COMMANDEUR DE BEAUMESNIL...	MM.	TISSERANT.
LE MARQUIS DE BEAUMESNIL.....		CLARENCE.
LE COMTE.....		BOUCHET.
RAOUL DE MARESCREUX.....		HARVILLE.
BLAMONT.....		CHÉRY.
MORNAC.....		NÉROUD.
TOURNON.....		MÉTRÊME.
ROSAMBERG.....		PHILIPPE.
DUBOIS.....		VIDEIX.
LORRAIN.....		TALLUI.
LE PODESTAT.....		GAMARD.
L'IMPROVISATEUR.....		MARTEL.
STÉPHANO.....		LACROIX.
UN SEIGNEUR.....		DUBOIS.
UN AVERTISSEUR.....		GUSTAVE.
MARIE DE CANILLY.....	Mmes	BOUDEVILLE.
LOUISON.....		LORENTINE-LÉON.
BIANCA.....		BILHAUT.

PREMIER TABLEAU.

Un salon. Portes latérales. Portes au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORRAIN, DUBOIS *et d'autres domestiques terminant des préparatifs d'une soirée, rangeant des fauteuils, des tables, allumant des bougies.*

DUBOIS.

Qu'est-ce donc que ce bruit que j'entends dans la galerie?

LORRAIN.

Tu le demandes? C'est encore madame Louison, cette superbe nourrice qui tourmente ce pauvre marquis. Elle finira par le rendre fou. Tu sais bien qu'elle se croit tout permis parce qu'elle a été la nourrice de mademoiselle Marie de Canilly, la fille de notre maître.

DUBOIS.

Et ensuite la nourrice du roi Louis XV, s'il te plaît.

LORRAIN.

Du roi Louis XV ! c'est juste.

DUBOIS.

Dame! c'est bien quelque chose, monsieur Lorrain, d'avoir donné son lait à un roi de France, et d'avoir obtenu qu'elle ne serait la nourrice de Sa Majesté qu'à la condition de tutoyer tout le monde à la cour..: maréchaux, princes du sang, princesses, et le roi lui-même! Mais oui.

LORRAIN.

Ces gens du peuple! Voilà pourquoi elle tutoie tout le monde ici.

DUBOIS.

Même toi et moi. Voyons, nous n'avons rien oublié pour la soirée? Non. D'ailleurs, ce n'est que jour de petite réunion aujourd'hui. Nous n'attendons que les jeunes officiers de la garnison.

LOUISON, *dans la coulisse.*

Veux-tu me laisser?

LE MARQUIS, *dans la coulisse.*

Non ! non! non !

DUBOIS.

Cette fois, je crois bien que c'est le marquis de Beaumesnil qui tourmente la nourrice.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LOUISON, *entrant par le fond à droite.* LORRAIN *et* DUBOIS, *dans le fond à gauche.*

LE MARQUIS, *aux domestiques.*

Laissez-nous. (*Les domestiques sortent.*) Je te disais donc, Louison, que dans trois mois, c'était la fête de mademoiselle de Canilly.

LOUISON.

Et moi, je te répondais, monsieur le marquis, que je n'avais pas le temps d'écouter. J'ai dit à monsieur le comte de se trouver ici à dix heures; il est dix heures... il va venir... tu ne m'importunes pas, mais tu me gênes.

LE MARQUIS.

Je n'ai qu'un simple conseil à te demander, ma belle Louison. Tu sais que Louis XIV...

LOUISON.

Ah! tu vas recommencer! Est-ce que tu te crois décidément un Louis XIV?... Quel est ce conseil?

LE MARQUIS.

Je veux faire un cadeau, mais un cadeau fastueux, magnifique, à mademoiselle de Canilly pour le jour de sa fête, le jour de Sainte-Marie, et je ne sais, en vérité, que lui donner. Je voudrais lui offrir quelque chose... quelque chose...

LOUISON.

C'est cela ; offre-lui quelque chose.

LE MARQUIS.

Quelque chose qui ne ressemblât pas à ce que mon frère le Commandeur compte lui donner.

LOUISON.

Sois tranquille de ce côté. Ce n'est pas avec ses quinze cents livres de revenu que ton frère le Commandeur lui achètera des châteaux, des palais.

LE MARQUIS.

Tandis que moi...

LOUISON.

Tandis que toi qui es venu au monde le premier, tu as tout, monsieur l'aîné! L'un tout, l'autre rien! C'est joli!

LE MARQUIS.

Si j'offrais à mademoiselle de Canilly, le jour de sa fête, douze robes en velours cramoisi?

LOUISON.

Tu la prends donc pour un fauteuil? Est-ce qu'on offre des robes aux demoiselles?

LE MARQUIS.

Puisqu'elles en portent... je croyais.. Ah! j'ai une autre idée... elle est triomphante!.. Tu m'as parlé tout à l'heure de château... Je lui donnerai un château... C'est Louis XIV.

LOUISON.

Un château de cartes?

LE MARQUIS.

Comme celui de Versailles... Bosquets, pièces d'eau, statues... Avec trois millions de revenus, on peut jeter un million...

LOUISON.

Ah çà! mais si tu dois faire bâtir ce château, tu comptes donc le lui donner trente ans après sa fête?

LE MARQUIS.

Rassure-toi : j'en ai un en vue; celui des anciens comtes de Rethel est à vendre, je l'acheterai; je me bornerai à le meubler comme Versailles, et puis...

LOUISON.

Et puis Marie ne l'acceptera pas. Pour qui nous prends-tu? Tu oublies à qui tu parles? J'ai nourri Louis XV... C'est aux courtisanes qu'on offre des châteaux... les filles honnêtes les acceptent... en mariage.

LE MARQUIS.

Il faut cependant que j'offre à mademoiselle de Canilly un cadeau qui ne dure pas qu'un jour, un cadeau dont elle puisse se parer avec orgueil.

LOUISON.

J'entends venir son père... Laisse-moi...

LE MARQUIS.

Je t'en supplie, ma bonne Louison... dis-moi...

LOUISON.

Eh bien! puisque tu veux à toute force lui offrir un cadeau qui ne dure pas qu'un jour, donne-lui un mari; ça dure... ça dure trop quelquefois.

LE MARQUIS.

Un mari! j'y pensais.

LOUISON, *s'asseyant.*

Voici le comte.

SCÈNE III.

LOUISON, LE COMTE, LE MARQUIS. (*Louison reste assise à la table.*)

LE COMTE.

Mon cher Edouard, je suis forcé de quitter aujourd'hui ma lieutenance générale des Ardennes.

LE MARQUIS.

Pour longtemps, monsieur le Comte?

LE COMTE.

Pour un mois environ. Comme votre frère le Commandeur nous quitte aussi ce soir...

LE MARQUIS.

Ah! Ferdinand s'en va?...

LE COMTE.

Oui. A l'exemple de plusieurs cadets de famille, il prend du service dans l'armée autrichienne. La lieutenance générale de la province sera donc représentée par vous à Mézières.

LOUISON, *avec ironie.*

Euh!

LE COMTE.

Que dis-tu?

LOUISON.

Rien. Je félicitais la lieutenance.

LE MARQUIS.

Pendant votre absence, monsieur le Comte, pourrai-je donner des bals, des soupers, des fêtes?

LE COMTE.

Oui, oui.

LOUISON.

La lieutenance dansera.

LE COMTE, *bas à Louison, d'un ton de reproche.*

Louison!

LE MARQUIS.

J'aurai l'honneur de revoir monsieur le Comte dans la soirée?

LE COMTE.

A bientôt.

LE MARQUIS, *à part, en sortant.*

Louison a deviné... Mais allons songer à notre nouveau Versailles... Bosquets, pièces d'eau, tapis verts, statues... (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

LOUISON, *toujours assise à la table*, LE COMTE.

LE COMTE.

Je te l'ai dit cent fois, je ne veux pas que tu t'acharnes ainsi sur le marquis de Beaumesnil. C'est un esprit faible, très-faible. c'est un enfant! je t'ai même dit l'origine et la cause de cette faiblesse intellectuelle, afin que tu eusses quelque soin de ne pas la froisser. Sa mère, pendant qu'elle le portait, fut surprise au milieu de la nuit par un incendie qu'avaient allumé des brigands au château qu'elle habitait. Elle n'échappa que par le plus grand des hasards aux bandits et aux flammes ; mais elle eut une peur si violente qu'elle la transmit à son fils : chétif, débile, énervé, le marquis a reçu l'épouvante eu naissant. Un rien l'exalte, un rien l'abat, un rien le fait rire, un rien le fait pleurer, un rien peut le tuer !... Et tu le railles sans cesse, tu es toujours après lui...

LOUISON.

C'est lui qui est toujours après moi.

LE COMTE.

D'ailleurs, j'ai été son tuteur et celui de son frère, ce sont presque mes fils... Je ne souffrirai pas... Maintenant, voyons... qu'as-tu à me dire? Tu as voulu me parler avant mon départ ; je t'écoute, parle. (*Il s'assied.*)

LOUISON, *se levant.*

Comte, dis-moi d'abord dans quel pays nous sommes.

LE COMTE.

Cette question ! Nous sommes depuis trois mois à Mézières, la capitale de la province des Ardennes.

LOUISON.

J'aime mieux Saint-Mandé, la capitale du bois de Vincennes, où j'étais blanchisseuse avant d'être nourrice. Mais qu'as-tu donc fait au Régent pour qu'il ait eu la fantaisie de t'envoyer ici au fin fond de la France au milieu des bois et des forêts?

LE COMTE.

Sotte! Tu ne comprendras donc jamais que c'est un honneur insigne qu'il m'a fait en me nommant lieutenant général de cette place frontière ? Sous-gouverneur !

LOUISON.

Tu appelles cela de l'honneur ? Mazette! J'ai déjà manqué de perdre le nez pour l'avoir mis une fois à la portière par le froid de cigogne qu'il fait ici.

LE COMTE.

Voyons, qu'as-tu à me dire? Parle, je suis très-pressé; j'attends ma fille... une affaire importante...

LOUISON.

C'est d'elle que j'ai à te parler.

LE COMTE.

Qu'as-tu à me dire?

LOUISON.

Qu'avec toute ta science, toute ta politique, tu t'occupes beaucoup plus de ce qui se passe dans le ménage du grand Turc que dans le tien.

LE COMTE.

Et que se passe-t-il chez moi?

LOUISON.

Il se passe, monsieur le comte, que ta fille maigrit, comme lorsque je la sevrai.

LE COMTE.

Et quel est son mal, savant médecin?

LOUISON.

Son mal, c'est d'avoir vingt ans.

LE COMTE.

Quel diable de propos me tiens-tu là?

LOUISON.

Vrai comme j'ai donné le plus pur de mon lait à celui qui sera un jour le roi Louis XV, ce mal, c'est l'amour!

LE COMTE, *se levant.*

Marie oserait aimer!... Tu déraisonnes!... Je me serais bien aperçu... moi!...

LOUISON.

Toi, t'apercevoir!... Mais tu la laisses libre d'aller de bal en bal, de château en château...

LE COMTE.

Il me semble que j'ai chargé messieurs de Beaumesnil d'être ses cavaliers, de me remplacer enfin!

LOUISON.

Tiens, c'est vrai; ces messieurs, je n'y pensais pas..... Mais tu sais que le plus jeune, monsieur le Commandeur, n'ayant pas un penchant très-décidé pour la danse, n'accompagne jamais ta fille au bal.

LE COMTE.

C'est donc monsieur Edouard, son frère aîné, qui l'accompagne?

LOUISON.

Mais oui, mais toujours, mais avec zèle et empressement, avec peut-être trop d'empressement; voilà ce que je voulais te dire.

LE COMTE.

Si ce n'est que cela!

LOUISON.

Tu trouves que ce n'est pas assez?

LE COMTE.

Te serais-tu aperçue?...

LOUISON.

Non.

LE COMTE.

Mais, enfin, si Marie aime quelqu'un...

LOUISON.

Pour cela, oui.

LE COMTE.

Alors, c'est lui, le marquis.

LOUISON.

Pour cela, non. Mais je saurai qui elle aime, et pas plus tard qu'aujourd'hui. Est-ce que je veux la voir mourir sur pied!... Oui, je le saurai.

LE COMTE.

Moi, je le sais déjà.

LOUISON.

Ah!... Eh bien! puisque tu le sais, qui aime-t-elle? Serait-ce un de ces jeunes officiers de la garnison, un de ces capitaines qui vont venir à ta soirée?

LE COMTE.

C'est mon secret, madame Louison; c'est mon secret. Repose-toi sur moi... Va dire à ma fille de venir, que je l'attends ici depuis dix minutes. (*Il s'assied.*)

LOUISON.

A la bonne heure! A la bonne heure! (*A part en sortant.*) Ce qui ne m'empêchera pas de suivre mon idée... Au contraire. (*Elle sort par le fond à gauche.*)

SCÈNE V.

LE COMTE, *seul, se levant.*

Qui m'eût dit que Marie aimât M. Raoul de Marescreux sur la simple peinture que je lui ai faite de sa personne? Car, évidemment, c'est lui qui la préoccupe si fort et qui lui donne cette inquiétude dont la nourrice vient de me parler. On dirait que ma

fille a deviné combien cette alliance importe à mes vastes projets... Mais la voici.

SCÈNE VI.

LE COMTE, MARIE.

LE COMTE, *après avoir fait asseoir sa fille près d'une petite table et avoir déroulé à ses yeux de vieux parchemins.*

Je n'ai pas besoin de vous dire l'antiquité de notre noblesse, vous la connaissez. Ce que vous ignorez, c'est ceci. Regardez, lisez. (*Il s'assied.*) Voilà qui prouve clair comme la lumière du jour nos vieux droits de souveraineté... oui, de souveraineté sur la Catalogne et la Navarre.

MARIE.

Des droits de souveraineté?... Ma surprise...

LE COMTE.

Laissez la surprise aux petites gens. Lisez toujours, lisez! Voilà un traité d'alliance passé entre les rois d'Espagne et les Canilly au neuvième siècle. La souveraineté des Canilly est empreinte partout.

MARIE.

Mais vous ne m'aviez jamais rien dit...

LE COMTE, *se levant.*

J'ai besoin de vous recommander, avant toutes choses, la plus inviolable discrétion.

MARIE, *se levant.*

Comme vous êtes ému!

LE COMTE.

Vous savez que je suis, depuis deux ans, en correspondance suivie à l'autre bout de la France, avec monsieur de Marescreux.

MARIE.

Un riche négociant du Béarn, un marchand de laine... Vous êtes associés, je crois?

LE COMTE.

Oui, nous sommes associés, ainsi que vous le dites; mais ce que vous avez ignoré jusqu'ici, c'est que ces ignobles termes de marchandises dont nous affectons de nous servir dans nos lettres, offrent un sens tout différent dans nos pensées. Vous savez que le duc d'Orléans a usurpé la régence sur le duc du Maine?... Des partis se sont formés à cette occasion. Je suis pour le duc du Maine contre le Régent.

MARIE.

Mais c'est le Régent qui vous a nommé à la lieutenance générale des Ardennes...

LE COMTE.

Aussi lui suis-je fidèle dans les Ardennes. Nous allons renverser le Régent.

MARIE.

Le renverser !

LE COMTE.

Oui.

MARIE.

Vous m'épouvantez !

LE COMTE.

Au sortir du spectacle, à minuit, dix hommes enleveront le Régent ; ils le mettent dans un carrosse et l'emportent vers l'Espagne.

MARIE.

Y songez-vous ? Mais qui sera ensuite régent de France ? car le roi est encore trop jeune...

LE COMTE.

Le roi d'Espagne.

MARIE.

Un prince étranger ?... Tenez, ce M. de Marescreux va vous compromettre.

LE COMTE.

Vous vous trompez ; c'est moi qui, connaissant M. de Marescreux, l'ai désigné comme l'homme le plus capable, par sa position entre la France et l'Espagne, d'aplanir les difficultés qui pourraient s'élever aux frontières, de compléter l'enlèvement du Régent.

MARIE.

Mais si cet homme vous trahit ?

LE COMTE.

Lui !... Si nous réussissons, et nous réussirons, il devient duc de Béarn et de la Navarre... Et savez-vous qui le fera duc de Navarre ?... Moi !

MARIE.

Vous ?

LE COMTE.

On fera un nouveau roi pour un nouveau royaume de Navarre ; c'est moi qui le serai pour mes bons et loyaux services rendus au roi d'Espagne, devenu régent de France.

MARIE.

Prenez garde ! Ah ! prenez garde, mon père !

LE COMTE.

Ne pensez qu'à vous. Dites-moi, Marie, êtes-vous fière du sort que je vous prépare ?

MARIE.

Non, non! La crainte, la terreur!...

LE COMTE.

Gardez toute votre raison, au contraire, pour m'aider à frapper le grand coup.

MARIE.

En quoi puis-je?...

LE COMTE.

Vous savez parfaitement l'espagnol, vous allez traduire, dans cette langue, ce manifeste que je viens d'écrire; c'est un appel aux deux nations, à la France et à l'Espagne. Je le répandrai moi-même aux frontières.

MARIE.

Vous partez?

LE COMTE.

Ce soir même.

MARIE.

Ah! mon Dieu! Cette précipitation...

LE COMTE.

Est de rigueur. Je laisse croire que le Régent m'appelle auprès de lui... Distinguez-vous, ma fille! distinguez-vous! C'est une œuvre de haute politique que je vous confie; votre plume va vous conquérir une couronne.

MARIE.

Encore une fois, mon père, n'exposez pas votre fortune politique sur une mer aussi dangereuse.

LE COMTE.

Je ne puis plus reculer; ma fortune particulière attend tout de ma fortune politique.

MARIE.

Que dites-vous?

LE COMTE.

Des pertes considérables ont réduit mes revenus à rien.

MARIE.

Vous m'avez laissé ignorer...

LE COMTE.

Sans le jeune marquis de Beaumesnil qui m'a déjà prêté cinq cent mille livres, je n'aurais pu accepter la lieutenance générale de cette vaste province dont la représentation est ruineuse. Je veux à tout prix m'acquitter envers lui, et surtout ne plus avoir jamais recours à sa générosité, qui aurait dû toujours m'être interdite, car j'ai été son tuteur, titre délicat, position scrupuleuse. Une occasion de me libérer envers lui m'est offerte, je la

saisis ; seulement une difficulté reste encore à vaincre, et celle-là vous regarde.

MARIE.

Moi ?

LE COMTE. (*Il prend le bras de Marie et se promène de long en large.*)

Vous me demandiez, il y a un instant, si M. de Marescreux ne pouvait pas me trahir en conspirant avec moi pour renverser le Régent ; moi, je ne crains rien, je vous ai dit pourquoi ; mais lui exige de ma part de bonnes garanties de complicité. Il se méfie de moi, c'est trop juste ; il veut me lier à lui d'une manière indissoluble !... Soupçonnez-vous par quel moyen ?

MARIE.

Non, pas encore, mon père !

LE COMTE, *lui montrant un médaillon.*

Ne devinez-vous pas à qui je destine ce charmant portrait qu'a fait de vous le Commandeur ?

MARIE.

Mon portrait !

LE COMTE.

Je l'emporte dans le Béarn pour le donner au fils de M. de Marescreux, ce beau jeune homme dont je vous ai déjà parlé plusieurs fois... un montagnard un peu sauvage, dont les occupations et les seuls plaisirs ont été jusqu'ici la chasse dans les Pyrénées, un intrépide tueur d'ours ; mais fier, hardi, indépendant. Vous épouserez M. Raoul de Marescreux, afin d'unir à jamais nos deux familles.

MARIE.

L'épouser !... mais je n'ai jamais vu, je ne connais pas le fils de M. de Marescreux !...

LE COMTE.

Je croyais pourtant qu'après ce que je vous avais dit de lui...

MARIE.

Vous vous êtes trompé !

LE COMTE.

Songez que je ne consentirai jamais à vous laisser faire un choix qui ne répondrait pas à mes hautes pensées d'ambition et de fortune.

MARIE.

Je n'ai fait aucun choix.

LE COMTE.

Le mien, celui que j'ai fait pour vous, remplit toutes les conditions... Raoul de Marescreux...

MARIE, *avec un accent de prière.*

Mon père !...

LE COMTE.

Aimeriez-vous quelqu'un ? Est-ce que parmi ces officiers que je reçois?...

MARIE.

Le secret de mon cœur n'est connu de personne.

LE COMTE, *à part.*

Elle n'aime pas, j'en étais sûr. (*Haut.*) Quant à ces deux jeunes gens qui sont presque de notre famille, le marquis et le commandeur de Beaumesnil, vous n'avez jamais vu en eux pour vous que deux frères. D'ailleurs, l'un est trop évaporé pour songer jamais à se marier ; l'autre, le Commandeur, ne sera jamais qu'un cadet obscur, sans fortune, sans avenir, et dont l'austérité, je ne vous le cache pas, m'a toujours déplu. M. Raoul de Marescreux doit sous tous les rapports...

MARIE.

Mais, mon père, je n'aime pas M. de Marescreux.

LE COMTE.

Est-ce qu'on exige que vous l'aimiez? C'est une alliance politique. Allons, allons, prenez une plume et écrivez derrière ce portrait, ainsi que le désire M. de Marescreux : « Offert par moi, Marie de Canilly, à M. de Marescreux. »

MARIE, *passant à droite.*

Mais, mon père, cet engagement...

LE COMTE.

Laissez s'accomplir les événements, et vous verrez à quoi engagent les événements une fois accomplis.

MARIE.

Vous me promettez...

LE COMTE.

Écrivez!

MARIE.

Il n'y a rien là de bien sérieux?

LE COMTE.

Mais non... mais non...

MARIE.

Vous me le jurez?

LE COMTE.

En politique... un serment !... Voyons, écrivez!

MARIE.

Vous l'exigez de mon obéissance?

LE COMTE.

Je l'exige. (*Elle s'assied à la table et écrit sur le portrait.*) C'est très-bien, Marie! Maintenant, je vous quitte; je dois une visite d'adieu à M. le Gouverneur; je me rends à son hôtel. Vous cacheterez votre travail dès qu'il sera achevé, et le ferez porter dans mon cabinet où je le retrouverai en rentrant. Adieu. (*Il reprend le portrait. — A part, en sortant.*) Que disais-je? Elle aime Raoul, ou elle n'aime personne... Elle n'aime personne; donc elle épousera Raoul. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VII.

MARIE, *seule.* (*Musique en sourdine. Elle se met à écrire, puis, tout à coup, elle s'arrête.*)

Ah! comme en un instant, par sa parole ardente, fiévreuse, par son regard dominateur, il m'a troublée!.... Ses projets m'épouvantent, ce pacte terrible avec M. de Marescreux... ma main qui semble être le gage... mon portrait qu'il donne à ce Raoul... Oh! je voudrais qu'il fût là, celui qui est de moitié dans toutes mes pensées, celui que mon père ne considérera pas toujours comme un jeune homme obscur, sans avenir... Mais je n'écris pas, mon Dieu! je n'écris pas!... (*Elle se met à écrire.*)

SCÈNE VIII.

MARIE, LE COMMANDEUR.

(*Le Commandeur entre par le fond sans être entendu de Marie. — Aussitôt qu'elle l'aperçoit, elle met son mouchoir sur son manifeste et pousse un léger cri.*)

MARIE.

Ah! la porte était donc ouverte? (*Elle se lève.*)

LE COMMANDEUR.

Vous vouliez donc qu'elle fût fermée pour tout le monde? (*Il veut se retirer.*)

MARIE.

Mais non, restez... C'est que je croyais que mon père m'avait enfermée...

LE COMMANDEUR.

Enfermée? C'est donc un travail mystérieux, secret?... Vous écrivez, je crois?

MARIE.

Oui, j'écrivais... mais il n'y a rien de secret... D'où vient que vous avez pris ce costume sous lequel je ne vous ai jamais vu?

LE COMMANDEUR.

Ce costume est celui que portent les soldats qui appartiennent au corps royal des mineurs autrichiens. Dès aujourd'hui je suis au service de l'Autriche.

MARIE.

Dès aujourd'hui !... Je n'avais vu dans votre projet d'engagement qu'un projet....

LE COMMANDEUR.

C'était une résolution sérieuse. J'ai reçu, ainsi que cinq cents gentilshommes français, enrôlés comme moi, l'ordre de partir sur-le-champ pour le corps d'armée rassemblé en Hongrie et destiné à faire le siége de Belgrade sous les ordres de l'illustre prince Eugène. Nous partirons cette nuit.

MARIE.

Soldat ! simple soldat !... Et quel honneur d'aller se faire tuer par les Turcs !

LE COMMANDEUR.

Qu'importe ! pourvu qu'on se soit battu bravement.

MARIE.

Monsieur le Commandenr, j'ai de tristes pressentiments !

LÉ COMMANDEUR.

Pourquoi cela ?

MARIE.

Ils me viennent en vous voyant si découragé !

LE COMMANDEUR.

J'aurais tort de vous le cacher ; j'éprouve en ce moment deux douleurs bien vives ! L'une...

MARIE.

L'une ?...

LE COMMANDEUR.

Vous la connaissez, puisque je viens vous faire mes adieux !

MARIE.

Mais, sans courir à la guerre, sans vous exposer à mille dangers, presque tous mortels, mon Dieu ! vous pouvez vous élever bien plus haut.

LE COMMANDEUR.

Et comment cela ?

MARIE.

Comme cela ? (*Elle va à la table, pose la main sur le manifeste et revient.*) Mais vous avez raison de partir, je ne sais ce que je dis .. vous comprenez ?... En vous perdant, moi je perds mon compagnon d'enfance, un ami dévoué !

LE COMMANDEUR.

Oh ! ces bonnes paroles, ces paroles parties du cœur, me crient qu'il faut que je me rende digne de vous. Je chercherai la mort partout, je m'exposerai le plus possible afin d'attirer l'attention de mes chefs ; afin qu'il leur soit impossible de ne pas me rendre justice, une justice éclatante... Je me ferai un nom, et votre père alors...

MARIE.

Un nom ! Vous oubliez donc celui que vous ont laissé vos aïeux ? Voyez, vous êtes déjà plus illustre en allant chercher de la gloire, que vous ne le serez jamais au retour. Vos aïeux sont de la plus belle noblesse, ils se sont alliés aux rois ; leur descendants peuvent encore...

LE COMMANDEUR.

Oh ! non, c'étaient de braves et fidèles gentilshommes, rien de plus. Ils ont tenu leur rang, mais ils n'ont jamais tenté d'en sortir, parce qu'ils savaient comment on sort de son rang. En sortir en passant par-dessous, c'est indigne ! En sortir en passant par-dessus, c'est infâme !

MARIE, *troublée.*

Vous m'avez confié que vous éprouviez deux vives douleurs au moment de nous quitter ; vous m'avez dit l'une...

LE COMMANDEUR.

Voici l'autre. C'est d'aller mettre mon épée au service d'une nation étrangère. Je sais que ces sortes d'engagements ont lieu tous les jours ; n'importe ! il me répugne de verser mon sang pour une autre cause que celle de mon pays. Je n'aime pas l'étranger.

MARIE.

Pourquoi cette répugnance puisque vous n'allez pas prendre les armes contre la France ?

LE COMMANDEUR.

Contre la France !... le Régent m'abreuvât-il d'outrages, le parlement fît-il briser mes armes à coups de hache par le valet du bourreau, ma tête et celle de mon bien-aimé frère fussent-elles mises à prix, je n'irais jamais, pour me venger, offrir à l'étranger mon épée et mon bras contre la France. Le grand Condé a couvert de sa gloire la honte d'avoir pris les armes une fois contre la patrie ; mais il faut s'appeler Condé pour ne pas mourir sous un si lourd déshonneur.

MARIE, *émue à l'excès.*

Je n'ai pas dit, je n'ai pas pu dire...

LE COMMANDEUR.

Quant aux autres, aux traîtres subalternes, on les paye avec de

l'or, s'ils ont réussi; ou on les pend entre les deux frontières s'ils n'ont pas mené à bonne fin leur trahison.... (*Marie accablée va s'asseoir à la table.*) Oh ! mon Dieu ! qu'ai-je dit ! Ai-je froissé en vous quelque triste souvenir de famille ?.. Je vous en demande pardon à genoux, Marie!... Marie !.. Marie !..

MARIE.

Depuis quelques jours, à la même heure, j'éprouve la même faiblesse !.. mais partez ! allez où vous êtes appelé par le devoir que vous comprenez si bien ! Adieu, Ferdinand ! adieu, monsieur le Commandeur, je vous attendrai.

LE COMMANDEUR.

Vous m'attendrez !... Et si je ne reviens plus ?...

MARIE, *elle s'est levée.*

Alors, ce sera à moi à aller vous trouver; et Marie de Canilly tient toutes ses promesses... Quels sont ces cris ?

LE COMMANDEUR.

C'est la voix de mon frère !

LE MARQUIS, *en dehors.*

Loin de moi ! loin de moi ! Cette maison n'est plus tenable ! non ! et cette femme me tuera !.. Loin de moi ! Ah ! loin de moi ! (*Il entre effaré, sans cravate, le col renversé, le gilet déboutonné, pâle, les cheveux en désordre.*)

SCÈNE IX.

MARIE, LE COMMANDEUR, LE MARQUIS, *accourant du fond, et venant se jeter dans les bras du Commandeur.*

LE MARQUIS.

Mon frère ! mon frère !

LE COMMANDEUR.

Qu'avez-vous ? Cette épouvante ...

MARIE.

Qu'est-ce donc ? Vous tremblez !

LE MARQUIS.

Si vous saviez... si vous saviez... Ah ! cette nourrice !..

LE COMMANDEUR.

Mais à quel danger échappez-vous ?

LE MARQUIS.

Je prenais dans mon armoire cet habit de petite soirée pour descendre ici; tout à coup... tout à coup, je sens courir sur ma poitrine, sur mes bras sur mon visage, une... une... je crie... j'appelle...

LE COMMANDEUR.

Qu'était-ce donc ?

MARIE.

Vous ne nous dites pas...

LE MARQUIS.

Louison est accourue à mes cris... elle est entrée dans mon appartement... elle tenait à la main votre grand couteau de chasse... (*Louison paraît au fond*) Elle s'est précipitée sur l'objet de ma terreur, elle l'a poursuivi, elle l'a atteint et l'a traversé avec la pointe du couteau... Ah ! la vue de ce fer nu, de ce fer avec lequel Louison venait de donner la mort...

SCÈNE X.

MARIE, LOUISON, LE COMMANDEUR, LE MARQUIS. (*Louison s'est avancée en portant et brandissant un couteau de chasse au bout duquel est une souris blanche.*)

LOUISON.

A une souris blanche.

LE MARQUIS, *se réfugiant près de son frère en poussant des murmures d'effroi.*

Éloignez ! Oh ! éloignez !...

LOUISON.

Oui, voilà le terrible animal.

MARIE, *partant d'un éclat de rire.*

Est-il possible ?

LE COMMANDEUR, *après avoir supplié Marie de respecter la position du Marquis, ce qu'il indique en posant son doigt sur son front.*

Calmez-vous, mon frère ! J'explique, je comprends votre effroi !

LE MARQUIS, *qui s'est caché le visage dans ses mains.*

Je ne veux pas voir... non !

LOUISON.

C'est trop fort ! Un homme, craindre ainsi une souris, un couteau de chasse...

LE COMMANDEUR, *à Louison.*

Un homme ne domine pas toujours les aversions naturelles qu'il éprouve à la vue de certains objets. Les plus forts ont des antipathies insurmontables. Venez, mon frère ! venez ! prenez mon bras, je vous emmène dans votre appartement où vous achèverez votre toilette.

LE MARQUIS.

Oui, oui !.. Ah ! cette Louison.... (*Le Commandeur emmène le Marquis et tous deux sortent par le fond à gauche.*)

SCÈNE XI.

MARIE, LOUISON.

LOUISON.

Ce pauvre Marquis ! avoir si peu de tête !

MARIE, *à part, assise à la table.*

Mon père va rentrer, et ce travail ! (*Elle reprend le papier sur lequel elle a commencé d'écrire.*) Je n'ai plus la force de l'achever... il me fait horreur !

LOUISON.

Se mettre dans un pareil état pour une souris !

MARIE, *écrivant.*

Son frère vient de t'expliquer comment...

LOUISON, *à part.*

Voyons si je découvrirai quelque chose; je ne l'ai jamais vue si triste !... (*Haut.*) Sais-tu que celle qui sera sa femme ne manquera pas de carrosses pour aller à la messe?

MARIE, *écrivant toujours.*

Très-certainement, c'est le plus riche parti qui soit ici.

LOUISON, *appuyée sur le dos d'une chaise.*

Et de bien loin. (*Haut.*) Le plus riche, le plus riche... On dit pourtant que le jeune comte de Tournon est encore plus riche...

MARIE, *écrivant.*

Je ne le crois pas. (*A part*). Je ne finirai donc jamais !

LOUISON.

Est-ce qu'il ne va pas venir ce soir, ce jeune comte de Tournon?

MARIE, *écrivant.*

Il ne manque jamais à nos réunions.

LOUISON.

Quel charmant officier !

MARIE, *écrivant.*

Accompli !

LOUISON, *à part.*

Elle en dit trop de bien. (*Haut.*) Est-ce que tu le trouves encore plus beau que M. de Rosamberg, ce jeune capitaine ? En voilà un qui est assidu près de toi ! (*A part.*) Est-ce celui-là ?

MARIE, *écrivant.*

Je les trouve fort bien tous les deux.

LOUISON, *à part.*

Fort bien tous les deux... ce n'est pas cela. (*Haut.*) Ah! si l'un ou l'autre avait le caractère de M. de Mornac, la fleur des colonels, tu n'hésiterais pas tant. Le verrons-nous aussi, M. de Mornac?

MARIE, *écrivant.*

J'y compte, et je serais désolée...

LOUISON.

Quelle vivacité! quelle pétulance! Un cerveau brûlé!... Es-tu comme moi?... J'aime les brûlés... Le Commandeur qui ne s'attache pas au premier venu, l'estime considérablement. A propos, tu sais que ce pauvre Commandeur est sur le point...

MARIE, *ayant cessé d'écrire.*

Louison, quelle heure est-il?

LOUISON, *à part.*

Ah! elle ne veut pas qu'on en parle.. (*Haut.*) Tu me demandes l'heure?... Moi, je le trouve fort bien, et si tu veux avoir mon opinion tout entière...

MARIE.

J'entends venir ces messieurs. (*Elle cachete rapidement le manifeste et le remet à Louison.*) Porte ceci dans le cabinet de mon père... Va!

LOUISON, *à part en s'en allant.*

Tiens, tiens!... Ce serait donc le Commandeur... mais alors... mais alors... rivalité entre les deux frères... et M. le comte de Canilly qui s'est allé imaginer un troisième amoureux. Oh! imagination des hommes... et des femmes!... (*Elle sort par le fond à droite.—Entrée des Jeunes Seigneurs par le fond.*)

SCÈNE XII.

ROSAMBERG, LE MARQUIS, TOURNON, MARIE, JEUNES SEIGNEURS, *au fond*, DUBOIS, *à la porte du fond.*

DUBOIS, *annonçant.*

Monsieur le marquis de Tournon et monsieur le marquis de Rosamberg.

TOURNON, *à Dubois.*

Assez, mon cher Dubois: nous venons sans cérémonie, recevez-nous sans cérémonie...(*Saluant*) Mademoiselle de Canilly...

LE MARQUIS, *entrant par la droite.*

Monsieur de Tournon!...

TOURNON.

Monsieur le marquis... (*Cherchant autour de lui.*) Mais c'est étrange.

LE MARQUIS.

Quoi donc ?

TOURNON.

Nous croyions rencontrer notre colonel, monsieur de Mornac.

MARIE.

Je ne l'ai pas encore vu.

TOURNON.

C'est ici qu'il devait nous rendre compte d'une expédition dont nous le supposions déjà revenu. Une expédition...

MARIE.

Mystérieuse ?

TOURNON.

Non... mais des plus intéressantes.

ROSAMBERG.

Le voici !

TOURNON.

Il est gelé !

SCÈNE XIII.

ROSAMBERG, TOURNON, MORNAC, LE MARQUIS, MARIE.
(*Mornac, en entrant, va d'abord à la cheminée, puis vient se placer entre Tournon et le Marquis.*)

MORNAC.

Gelé comme un glaçon.

TOURNON.

Dites-nous vite...

MORNAC, *s'asseyant.*

Le cheval mort est à l'endroit que j'ai indiqué.

TOURNON.

Permettez : monsieur de Beaumesnil et mademoiselle de Canilly ne savent rien de notre expédition nocturne... Et votre cheval...

MORNAC, *se levant et prenant sa place à côté de Tournon.*

Rien de plus simple. La saison est des plus rigoureuses. Le froid et excessif cette année dans les Ardennes.... toutes les bêtes fauves sortent de leurs forêts, chassées par la faim. Depuis huit jours une louve vient, chaque soir, hurler jusqu'aux portes de Mézières et répandre la terreur dans les faubourgs.

MARIE.

Mais c'est tout près d'ici.

MORNAC.

A dix minutes. Cette louve est énorme ; on ne l'approche pas

aisément; cependant il faut s'en débarrasser, et c'est un soin que nous ne voulons laisser à personne. Nous nous sommes donc entendus, ces messieurs et moi, pour en délivrer ce soir même les habitants.

MARIE.

Mais c'est très-périlleux.

LE MARQUIS.

Excessivement périlleux.

MORNAC.

Heureusement nos mesures sont prises; j'ai fait jeter ce soir le cadavre d'un cheval dans les fossés de la ville. Attirée par l'odeur, la louve va infailliblement venir, si elle n'est déjà venue; elle doit être en train de souper. Mais ceci n'est que le prologue du spectacle.

LE MARQUIS.

Voyons vite le spectacle.

MORNAC.

Vous avez raison de vous y intéresser, monsieur le marquis, car nous ne doutons point que vous allez y prendre la part qui vous revient de droit.

LE MARQUIS.

Moi? Quoi donc? Je brûle de savoir...

ROSAMBERG.

Oh! c'est une chose charmante!

TOURNON.

Vous allez voir...

MORNAC.

Nous allons tirer au sort pour savoir celui de nous qui, armé seulement d'une paire de pistolets et d'une épée, ira seul provoquer en combat singulier cette louve affamée, furieuse, troublée dans son festin.

LE MARQUIS, *à part.*

Ah! mon Dieu!

MORNAC.

S'il est vainqueur, il rapportera, comme un trophée, à mademoiselle de Canilly, les quatre pattes et la tête de l'animal.

LE MARQUIS, *à part.*

Les quatre pattes et la tête de l'animal!...

MARIE.

Mais je ne veux pas cela, messieurs, je ne veux pas qu'on s'expose ainsi pour moi.

MORNAC.

Ah! votre défense ne saurait être sérieuse.

ROSAMBERG.

Que vous disais-je, monsieur le marquis, la partie est charm n!

LE MARQUIS.

Tout à fait charmante!

MORNAC, *remontant.*

Vous en êtes?

LE MARQUIS, *qui est remonté aussi.*

Mais sans doute. (*A part.*) La tête et les pattes!

MARIE.

Messieurs, monsieur de Beaumesnil est plus habitué à chasser le chevreuil à Fontainebleau, que le loup dans les Ardennes; je craindrais pour lui...

MORNAC.

Craindre pour un gentilhomme! pour un Beaumesnil!... Allons, messieurs, allons, la nuit s'avance... Ecrivons chacun rapidement notre nom; jetons-les tous ici. (*Ils vont l'un après l'autre écrire leur nom à la table.*)

LE MARQUIS, *à part.*

Il faut que j'écrive aussi mon nom!

TOURNON, *présentant la plume au Marquis.*

Monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *traversant pour aller à la table.*

Voilà! voilà! J'écris... j'écris... (*A part.*) Une louve!

MORNAC, *après avois mis dans les mains de Marie le chapeau où les noms ont été jetés.*

Maintenant, mademoiselle, daignez désigner celui dont la main ira chercher...

MARIE.

Vous, monsieur. (*Mornac s'incline, plonge la main dans le chapeau et en tire un bulletin qu'il remet à Marie. — Attention générale. — Anxiété du Marquis. — Marie lisant:*) Marquis de Beaumesnil.

TOUS.

Vivat!

LE MARQUIS, *qui s'est assis, se relève.*

Je suis sensible, très-sensible, on ne peut plus sensible...

TOURNON, *mettant le manteau sur les épaules du Marquis effrayé.*

Partez! Voilà mon manteau. Avez-vous une épée?

LE MARQUIS.

Non.

TOURNON.

Voici la mienne.

MARIE, *à part.*

Il fait pitié, ce pauvre Édouard !... si je pouvais... mais comment...

ROSAMBERG.

Et des pistolets?

LE MARQUIS, *sans avoir la conscience de ce qu'il dit.*

Des pistolets!...

MORNAC.

Vous en trouverez une paire dans les fontes de mon cheval; montez mon cheval.

LE MARQUIS.

Oui.

MORNAC.

Il va comme le vent. En cinq minutes, il vous aura conduit aux fossés de la ville. La louve est sous le premier bastion.

TOURNON.

Attaquez-la avec fermeté.

MORNAC.

Mais avec prudence.

TOURNON.

Quel honneur pour vous!

LE MARQUIS.

Un grand honneur!

MORNAC.

Maintenant, partez! La louve rassasiée peut s'enfuir.

LE MARQUIS.

Oui, elle pourrait s'enfuir.

MORNAC.

Adieu!

LE MARQUIS, *au fond.*

Adieu, messieurs, adieu!

MORNAC.

Bonne chance!

LE MARQUIS.

Merci!

MORNAC.

Et revenez-nous.

LE MARQUIS.

Oui, je reviendrai... je reviendrai... (*Il sort par le fond.*)

TOURNON.

Puisse-t-il revenir vainqueur!

MORNAC.

Il reviendra vainqueur. (*Un domestique entre portant un bol d'eau-de-vie enflammée; autour du bol sont des verres pleins.*)

MARIE.

Messieurs... (*On entoure la table dans l'ordre suivant: un Seigneur, Tournon, un Seigneur, Rosamberg, Mornac. Marie est assise dans le coin à gauche.*)

ROSAMBERG.

Buvons à l'heureuse issue de sa témérité. (*Tous lèvent leurs verres.*)

MORNAC.

Oui, buvons à lui, et à tous ceux qui s'éloignent des sentiers battus de la vie pour courir gaiement au danger; buvons à tous ceux qui sont morts ou qui mourront un jour dans la belle folie des aventures; à tous ceux qui disent à l'éclair, je te regarde, baisse les yeux! A la poudre enflammée, je marche sur ta colère, éteins-toi! Au canon, je t'oppose ma poitrine, recule! A la mort, je t'aime, embrassons-nous! Buvons encore à ceux qui, plus heureux que nous, ont obtenu d'aller se faire tuer, et qui se feront tuer sous les murs de Belgrade.

MARIE, *à part avec douleur.*

Tous!

MORNAC.

Tandis que les esprits sages, les cœurs froids diront d'eux : Ils n'étaient que cent mille contre cinq cent mille... c'étaient des fous!...Folie à les en croire que les passions; mais ne les croyons pas. Folie, disent-ils, que le jeu, folie que le duel, folie que la jeunesse, folie que l'ivresse, folie que la gloire, folie que l'amour! Buvons à toutes ces héroïques folies, et à celle qui, en ce moment, met un homme face à face avec une bête fauve qu'il renversera à ses pieds, ou dont il sera devoré sans pousser un seul cri. Encore une fois, buvons à monsieur le marquis de Beaumesnil!

TOUS.

Au marquis de Beaumesnil!

SCÈNE XIV.

TOURNON, MORNAC, LE COMMANDEUR, ROSAMBERG, UN SEIGNEUR, MARIE, SEIGNEURS, *derrière.*

LE COMMANDEUR, *entrant par le fond.*

On a prononcé mon nom.

MORNAC.

Soyez le bien-venu, monsieur le Commandeur... Oui, nous parlions de monsieur votre frère.

LE COMMANDEUR.

Je ne l'aperçois pas parmi vous, messieurs.

MORNAC.

Quoi ! vous ne savez pas ?

LE COMMANDEUR.

Je ne sais rien, je vous jure ; je m'occupais des apprêts de mon départ.

MORNAC.

Ah ! votre frère...

ROSAMBERG.

Il est très-occupé aussi en ce moment.

LE COMMANDEUR.

Je ne devine pas...

MORNAC.

Sachez donc qu'armé seulement d'une paire de pistolets et d'une épée, il est allé combattre, corps à corps, une louve dans les fossés de la ville.

LE COMMANDEUR, *regardant Marie avec stupéfaction.*

Mon frère !

MARIE.

Votre frère.

MORNAC.

Le sort l'a désigné, et vous comprenez...

MARIE.

J'ai voulu m'opposer à cette imprudence...

LE COMMANDEUR.

Vous opposer !... Vous auriez eu tort de le retenir... Mon frère a fait ce qu'il devait faire ; c'est un devoir de sortir avec dignité d'une telle partie une fois qu'on y est engagé. Seulement, messieurs, vous ignorez une circonstance dont je dois vous faire part.

MORNAC.

Laquelle ?

LE COMMANDEUR.

Mes études stratégiques m'obligent depuis un mois à me promener souvent autour des fortifications de Mézières. Hier, attardé par mes observations, je me suis trouvé au bord des fossés de la ville au moment où la nuit venait : elle était déjà sombre ; tout à coup, j'entends à quelque vingt pas de moi des hurlements affreux.

TOUS.

C'était la louve!

LE COMMANDEUR.

C'était mieux que cela, messieurs, c'étaient un loup et une louve.

MORNAC.

Que dites-vous?

LE COMMANDEUR.

Ce que j'ai vu; un loup et une louve; et je puis vous assurer que six de vos plus forts vassaux n'en viendraient pas à bout avec leurs fourches et leurs couteaux.

MORNAC.

Mais alors nous avons envoyé votre frère à la mort! Un homme seul contre un loup et une louve! c'est un assassinat!

TOUS.

Oui! oui!

MORNAC.

Messieurs, je cours prêter assistance à monsieur le marquis de Beaumesnil.

LE COMMANDEUR.

Arrêtez! arrêtez! C'est à moi seul qu'il appartient d'aller au secours de mon frère... et j'y cours!...

TOURNON.

Prenez du moins mon cheval, monsieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR.

J'ai le mien.

MORNAC.

Mais des armes?

LE COMMANDEUR.

J'ai mon épée.

MORNAC.

Mais des pistolets?

LE COMMANDEUR.

J'ai mon épée. (*Il sort par le fond.*)

MARIE, *à part.*

Noble cœur! noble cœur!

SCÈNE XV.

ROSAMBERG, SEIGNEUR, MORNAC, MARIE, TOURNON.

MORNAC, *descendant.*

Cela devient de plus en plus sérieux.

MARIE.

Beaucoup trop sérieux.

MORNAC.

La lutte s'est changée en combat.

MARIE.

Comment finira-t-il ?

MORNAC.

Il est peut-être fini à cette heure ! Le Commandeur arrivera trop tard !

MARIE.

Mais son frère ?

MORNAC.

Il aura tué le loup et la louve, ou c'est lui qui aura été...

MARIE.

Ce sont de terribles jeux que les vôtres, messieurs.

SCÈNE XVI.

TOURNON, MORNAC, LE COMTE, MARIE, SEIGNEUR, ROSAMBERG.

LE COMTE.

Je me félicite de vous trouver chez moi, messieurs, pour vous faire mes adieux; je pars dans quelques instants pour Paris.... Oui, je vais à Paris.

MORNAC.

Monseigneur nous reviendra bientôt ?

LE COMTE.

Bientôt, je l'espère. Je viens de faire ma visite d'adieu à notre excellent gouverneur, que j'ai failli ne pas rencontrer à son hôtel.

MORNAC.

Il était sans doute à son château de Rocroy ?

LE COMTE.

Précisément, et l'on ne savait pas s'il reviendrait ce soir. Ce n'est qu'au moment de partir, que je me suis croisé avec lui dans ses antichambres. Je quitte à l'instant son Excellence.

MORNAC.

Le prince ne doit pas moins regretter que nous votre départ, monseigneur.

LE COMTE.

Oui, il a daigné m'exprimer tout haut l'intérêt... Du reste, je ne l'ai jamais vu d'une gaieté si expansive, lui ordinairement si grave.

MORNAC.

Vous avez vu rire son Excellence ?

TOURNON.

Cela sera mis dans la gazette.

MORNAC.

Vous a-t-il dit, monseigneur, la cause de cette gaieté si peu commune chez lui?

LE COMTE.

Oui, messieurs; seulement il riait si fort qu'il a mis beaucoup de temps à me l'apprendre. Enfin, après de nombreux efforts, il a pu me dire qu'en revenant de son château de Rocroy, et lorsqu'il n'était plus qu'à une faible distance des fossés de la ville, il a cru voir, et il a vu en effet, à cent pas environ d'une énorme louve en train de dépecer une bête morte, un homme adossé contre un arbre.

MORNAC.

Messieurs...

LE COMTE.

La lune éclairait en plein cette scène; l'homme tenait une épée; mais cette épée tremblait dans sa main, je répète les expressions du Gouverneur, comme une allumette dans la main d'un malade qui cherche dans une nuit de fièvre à allumer sa lampe. (*Les jeunes gens se regardent avec stupéfaction.*)

MORNAC.

Étrange histoire, messieurs.

ROSAMBERG.

Bien étrange pour nous tous.

LE COMTE.

Le Gouverneur a continué ainsi sans cesser de rire. J'ai fait arrêter mes chevaux, et j'ai observé. De temps en temps la louve baissait le cou pour reprendre son festin, et l'homme faisait alors un pas vers la louve; mais dès qu'elle relevait la tête en grognant, l'homme gagnait bien vite son arbre. Le frisson de la peur le reprenait, et son ombre dessinait de nouveau des lignes tremblées sur la neige.

MORNAC.

Monsieur le comte, ce que vous dites là est impossible.

TOUS.

Impossible!

LE COMTE.

Messieurs! c'est presque un démenti!

MARIE.

Mon père!

TOUS.

Oui, oui, c'est un démenti.

MORNAC.

Le plus formel donné.

LE COMTE.

A qui, messieurs?

MORNAC.

A celui qui prétend avoir vu cela, à celui qui accuse sans être sûr, à celui qui déshonore au hasard, qui flétrit un courage et une réputation en riant; oui, c'est un démenti que nous donnons tous à monsieur le gouverneur.

LE COMTE.

Messieurs! prenez garde...

MORNAC.

Et ce démenti, nous irons le lui porter ce soir! Il nous enverra ensuite à la forteresse, si bon lui semble. Jamais un gentilhomme... jamais le marquis de Beaumesnil.... (*Bruit dans la coulisse.—Musique. — Tous les Seigneurs remontent. — Marie passe à droite.*)

MARIE.

Les voici! les voici!

SCÈNE XVII.

LE COMTE, MARIE, SEIGNEURS, MORNAC, LE COMMANDEUR, LE MARQUIS, ROSAMBERG, TOURNON, *puis* DUBOIS, *au fond.*

LE COMMANDEUR, *amenant son frère et venant du fond.*

Messieurs, mon frère ne devait vous rapporter que la tête et les pattes de la louve. Voici la louve tout entière. Regardez. (*Il montre en dehors.*)

TOUS, *regardant.*

Honneur! honneur! honneur! (*Ils redescendent tous.*)

LE MARQUIS, *embarrassé.*

Messieurs... messieurs... en vérité...

MORNAC.

Eh bien! monsieur le Comte?

LE COMTE.

Messieurs, votre démenti avait raison; je le proclame tout haut.

LE COMMANDEUR, *essoufflé.*

Je suis arrivé à temps pour être le témoin orgueilleux d'une lutte qui honore le nom que je porte. Le loup n'avait pas jugé à propos de venir, mais la louve était en train de déchirer le cadavre du cheval.

MORNAC.

Écoutons, messieurs, écoutons!

LE COMMANDEUR.

Mon bien-aimé frère, son épée sous le bras gauche, un pistolet armé dans la main droite, est allé intrépidement à la louve.

LE MARQUIS, *avec embarras.*

Elle ne l'a pas tout de suite entendu venir, tant les os du cheval craquaient avec bruit sous ses dents.

MARIE.

Horreur !

LE COMMANDEUR.

Elle a fini par entendre ; alors elle a posé une patte sur le ventre à demi décharné du cheval, et dans cette attitude calme et menaçante, elle a dardé deux rayons rouges sur le visage de mon frère : elle avait cessé de manger. On l'entendait respirer, et son souffle courait chaud et bleuâtre sur la couche mate de la neige ; on voyait luire ses dents auxquelles pendillaient en festons des lambeaux du souper. Mon frère n'était plus qu'à dix pas.

MORNAC.

A dix pas !

LE COMMANDEUR.

Il a fait feu. La balle a brisé toutes les dents de face de la louve, qui a hurlé, et s'est dressée horriblement sur les pattes de derrière.

MARIE.

Elle n'était pas morte !

LE COMMANDEUR.

Non ! Elle a fait trois bonds en arrière dans la neige ; s'élançant ensuite sur mon frère, elle a failli l'étouffer de son haleine formidable.

MARIE.

Oh ! mon Dieu !

LE COMMANDEUR.

Mon frère n'a pas bougé.

LE MARQUIS, *avec un extrême embarras.*

Encore une fois !...

LE COMMANDEUR.

Il a lâché la détente de son second pistolet ; cette fois, non plus, le coup n'a pas été mortel ; mais la louve, folle, exaspérée, dont le sang sortait par les yeux, a enfoncé ses ongles dans l'épaule gauche de mon frère. (*Il pousse un cri douloureux. Tous s'approchent de lui. Marie chancelle.*) Ce n'est rien, messieurs, ce n'est rien... nous n'avons qu'une âme, mon frère et moi... le souvenir de la douleur éprouvée par lui... Quand il souffre, je souffre !...

TOUS.

Ensuite?

LE COMMANDEUR.

Ensuite... il a rejeté sa jambe en arrière, et il a plongé son épée dans le gosier de la louve... Elle était morte.

TOUS.

Enfin!

MARIE, *à part, regardant le Commandeur.*

Comme il souffre!

MORNAC.

Mademoiselle de Canilly, l'accolade au vainqueur! c'est promis, c'est sacré!

TOUS.

L'accolade!

MARIE, *après avoir regardé expressivement le Commandeur.*

Oh! oui, de toute mon âme! (*Elle s'avance, le Marquis vient à elle et l'embrasse.*)

DUBOIS, *au fond.*

La chaise de poste de monsieur le lieutenant général.

LE COMTE.

Adieu, Marie! (*Bas.*) Votre manifeste est un chef-d'œuvre, il nous assure la victoire. (*Haut.*) Adieu, messieurs, adieu!

LE COMMANDEUR.

Je pars aussi, messieurs; je vous quitte avant que les portes de la ville ne soient fermées. (*Tout le monde remonte la scène. — Marie et le Commandeur au milieu du théâtre.*)

MARIE, *à mi-voix.*

Mais vous êtes blessé!

LE COMMANDEUR, *de même.*

Oui, au cœur! Mon frère vous aime!

DEUXIÈME TABLEAU.

Riche décor. — Salons préparés pour une fête et qui rappellent ceux de Versailles. On voit partout en or sur des fonds verts ou bleus, le chiffre entrelacé du Marquis et de Mademoiselle de Canilly, c'est-à-dire B et C. La fête est commencée quand le rideau se lève ; on se promène, on cause dans le fond. Musique douce aux derniers plans.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, LOUISON.

LE MARQUIS.

Tu vois, Louison, je tiens ce que j'ai promis : en trois mois j'en suis venu à mes fins ; car il n'y a que trois mois, jour pour jour, que le comte de Canilly a quitté Mézières. En trois mois, j'ai bâti en partie et meublé entièrement mon château de Versailles. Qu'en dirait Louis XIV ?

LOUISON.

Il dirait qu'il aime mieux le Versailles de Versailles.

LE MARQUIS.

Chacun a son amour-propre ; conviens pourtant que c'est riche, élégant, superbe !.. Et ce beau château, pour qui ? pour mademoiselle Marie de Canilly.

LOUISON.

Tu le lui feras voir ?

LE MARQUIS.

Je le lui donne aujourd'hui même, jour de sa fête, jour de Sainte Marie. Son père y a consenti... elle va venir.

LOUISON.

Oui, elle est habillée et parée ; elle serait déjà ici sans le grand désir qu'elle a de savoir si le courrier d'aujourd'hui ne lui apportera pas quelque lettre de son père.

LE MARQUIS.

J'attends qu'elle ait paru dans ces salons pour lui faire cette donation solennelle. Elle ne sortira plus d'ici ; c'est sa demeure. Tu comprends que pour habiter une merveille, il faut une merveille ; et la merveille, c'est elle ! Je dois être magnifique aussi avec cet habit. N'est-ce pas que je ressemble à Louis XIV ?

LOUISON.

Tu ressembles à son porte-manteau.

LE MARQUIS.

Louison, tu abuses du lait que tu ne m'as pas donné. (*Les invités arrivent en plus grand nombre.*)

LOUISON.

Je cours veiller aux rafraîchissements... Des vins brûlants, des liqueurs aromatisées, des sorbets au rhum... c'est drôle comme on se rafraîchit maintenant. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

ROSAMBERG, TOURNON, MORNAC, SEIGNEURS, LE MARQUIS, DAMES.

MORNAC.

Ce bruit, messieurs, je vous le répète, est fort alarmant.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc, messieurs, qu'arrive-t-il ? Vous êtes tous émus.

MORNAC.

Le bruit court ce soir dans Mézières épouvantée, que l'armée allemande, six régiments polonais et les cinq cents gentilshommes français partis de Mézières ont été complétement défaits par les Turcs sous les murs de Belgrade. Vingt mille chrétiens auraient été exterminés ! Quel malheur !

LE MARQUIS.

Quelle contrariété !

MORNAC.

Ce serait un deuil pour l'Europe et la chrétienté !

LE MARQUIS.

Je serais forcé de remettre ma fête, de renvoyer mes invités.

MORNAC.

Ne renvoyez encore personne. Attendons que le fait se confirme, et espérons qu'il ne se confirmera pas. Votre fête est d'un goût superbe, cher marquis.

LE MARQUIS.

Oh ! c'est tout simplement du Louis XIV perfectionné.

MORNAC.

Il ne manque ici qu'une chose.

LE MARQUIS, *étonné.*

Quoi donc ?

MORNAC.

Une reine jeune et jolie.

LE MARQUIS.

Elle ne manquera pas longtemps ; tout vous l'annonce ; voyez, ses couleurs favorites sont partout : l'azur et le vert. (*Un valet paraît au fond, un bouquet à la main.*) Justement un signal m'avertit qu'elle approche du palais. Je cours la chercher ; je reviens aussitôt vous la présenter, messieurs. Je reviens avec la souveraine. (*Il marmotte en s'en allant.*) Le souverain ! la souveraine ! Louis XIV ! Versailles !.... (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE III.

ROSAMBERG, TOURNON, MORNAC, SEIGNEURS.

MORNAC.

Ah çà ! messieurs, si je ne me trompe les initiales brodées dans ces écussons sont celles de mademoiselle de Canilly et du marquis de Beaumesnil.

ROSAMBERG.

A ne pas en douter.

TOURNON.

Et c'est afin qu'on ne doute pas non plus qu'il épousera bientôt mademoiselle Marie de Canilly, que le marquis les a exposées pompeusement aux regards et aux interprétations de ses invités. Une noble alliance, messieurs !

MORNAC.

Un riche mariage, qu'annonce infailliblement aussi comme très-prochaiu la fête brillante à laquelle nous assistons. Ah ! pourquoi tous les plaisirs promis par cette soirée sont-ils troublés par la pensée qui nous occupe tous ! Si cette fatale nouvelle de la défaite de nos alliés, de nos camarades était démentie ?... Un de nous devrait peut-être se rendre auprès du gouverneur et savoir de la bouche même de son Excellence, si, véritablement, ils ont essuyé ce désastreux échec ?...

TOUS.

Oui, oui.

MORNAC.

Ce sera moi, messieurs.

TOURNON.

Oui, allez.

MORNAC.

Vous m'excuserez auprès du marquis... Je cours à l'hôtel du gouverneur. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

SEIGNEURS, ROSAMBERG, TOURNON, SEIGNEURS.

TOURNON.

Puisque M. de Mornac et M. le marquis de Beaumesnil ne sont plus là, je vous confierai, messieurs, qu'on disait partout ce soir, que le père de M. de Mornac et le commandeur de Beaumesnil, frère de M. le marquis, avaient été tués tous les deux au premier assaut tenté contre la citadelle. (*Etonnement général.*)

ROSAMBERG.

Ah! vous avez bien fait de taire ces deux affreuses nouvelles... On ne saura que trop tôt... (*Entrée du Marquis et de Marie.*)

SCÈNE V.

SEIGNEURS, TOURNON, MARIE, LE MARQUIS, ROSAMBERG, SEIGNEURS. *Quatre Pages et quatre Domestiques au fond.*

LE MARQUIS, *en habile fabuleux.*

Messieurs, ne cherchez plus la reine de ce palais. (*Il présente Marie.*)

TOURNON.

Sa majesté ne cherchera pas non plus des sujets sur qui régner. On n'en aura jamais eu de plus dévoués, ni de plus fidèles.

MARIE.

Messieurs, la politesse est bien sérieuse; je ne suis, je ne veux être ici qu'un invitée.

TOURNON.

Vous êtes notre reine, de par la grâce et de par la beauté.

MARIE.

Alors, je considérerai comme le meilleur de mes sujets, puisque sujets il y a, celui qui me fera le plus danser. Ma royauté finira avec les violons.

LE MARQUIS.

Elle aura un règne moins frivole.

MARIE.

Au bal, monsieur le marquis, ce qu'il y a de moins frivole, c'est le plaisir. Je prie donc ces messieurs de ne pas s'arrêter plus longtemps à l'incident bien simple de ma presence au milieu d'eux. Retournez tous à vos jeux, à vos distractions, à votre gaieté.

TOURNON.

Mais, mademoiselle...

MARIE.

Telle est ma volonté, si je suis votre souveraine. (*Tout le monde sort par le fond, précédé par les chœurs.*)

SCÈNE VI.

MARIE, LE MARQUIS *debout*.

MARIE, *assise*.

J'ai des reproches à vous adresser, monsieur Edouard.

LE MARQUIS.

A moi?

MARIE.

La part que vous me faites dans cette soirée d'inauguration est trop large. Cette présentation, ces paroles officielles... J'en ai plaisanté avec ces messieurs, mais avec vous... Que veut dire?...

LE MARQUIS.

Ne l'avez-vous pas deviné?

MARIE.

Non.

LE MARQUIS.

Le hasard qui vous a faite si belle, m'a fait très-riche. Je veux partager mes grands biens.

MARIE.

C'est fort généreux, mais je ne vois pas...

LE MARQUIS.

Oh! il ne s'agit pas de ma générosité, mais de mon bonheur, du bonheur de toute ma vie. Je veux me marier.

MARIE.

L'endroit est singulièrement choisi pour une telle confidence, mais enfin?...

LE MARQUIS.

C'est à vous que je viens offrir mon nom et ma main.

MARIE, *à part*.

Il ne sait donc pas...

LE MARQUIS.

Marie! si vous pouvez aimer un jeune homme qui raffole des chevaux, des fêtes, des chasses, qui ne se connaît qu'en habits nouveaux, en équipages nouveaux, en ameublements nouveaux, qui n'est rien qu'un gentilhomme fort inutile, né pour le plaisir, mais au fond très-facile à vivre... enfin, si vous pouvez m'aimer assez pour m'épouser, répondez-moi avec franchise, car je vous parle en homme inquiet, triste et heureux d'un sentiment que

vous lui avez fait éprouver, résolu cependant pour la première fois de sa vie. Oui, je vous aime, je vous aime beaucoup, Marie! vous plaît-il d'être marquise de Beaumesnil et quand vous plaît-il de l'être? Dans un mois, dans un an?.. Oh! ne dites pas, jamais!...

MARIE, *se levant.*

Mon père est mon guide, vous le savez, vous qui avez vécu, qui vivez encore dans notre famille... Mon père... (*A part.*) Mais c'est assez clairement lui avoir exprimé un refus.

LE MARQUIS.

Oh! il est bien entendu que je ne veux rien obtenir sans l'agrément du comte, votre père.

MARIE, *à part.*

Il n'a pas compris.

LE MARQUIS.

Je lui écrirai... j'attendrai son retour, Marie!... quelle brillante existence je vous prépare! Votre vanité sera satisfaite au delà de ses rêves. A Paris, où nous finirons par nous fixer, je vous ferai la reine de la mode; je vous inspirerai le goût des spectacles, des bals, de la frivolité, afin que vous perdiez certaines idées par trop sauvages que votre père vous a mises dans la tête. Un règne de charmantes dissipations s'annonce pour la France. Dans quelques années nous aurons un jeune roi. Jeune roi, jeune cour, jolies femmes... Nous entrons, en dansant, dans le siècle.

MARIE.

Ma loyauté, je le vois, vous doit une explication plus précise. Apprenez donc, monsieur de Beaumesnil... (*Elle est soudainement interrompue par Mornac, qui dit au fond avant d'être vu.*)

MORNAC.

Place! place! qu'on m'écoute!

SCÈNE VII.

TOURNON, SEIGNEUR, MORNAC, ROSAMBERG, LE MARQUIS, MARIE, INVITÉS *au fond.*

MORNAC, *d'une voix émue.*

La ville est illuminée! La joie... la victoire!... Ecoutez! Oh! écoutez!

MARIE.

Qu'est-ce donc? (*Attention générale.*)

MORNAC.

Belgrade est au pouvoir des chrétiens.

MARIE, *à part.*

Oh! mon Dieu!

TOUS.

Vivat! vivat! vivat! (*Marie est palpitante d'attention.*)

MORNAC, *d'une voix ardente et brisée.*

Un incident des plus glorieux a marqué le cours de ce siége. Pour enlever la principale redoute, on avait, pendant la nuit, attaché un mineur aux flancs de la forteresse. Ce mineur travaillait depuis trois jours à se creuser un trou dans le cœur de la pierre, lorsque les Turcs redevenus maîtres des écluses les ouvrirent et remplirent d'eau les fossés. Abandonné par les assiégeants, caché dans la terre, pressé par l'eau des fossés, entendant rouler sur sa tête les canons des Turcs, le mineur ne continua pas moins à travailler dans ce canal souterrain où il n'avançait qu'à la faible lueur de sa lampe. (*Murmures d'étonnement et d'effroi.*) Au bout de deux jours, le prince Eugène repousse de nouveau les Turcs, s'empare des écluses, et le feu est aussitôt communiqué à la mine; l'explosion fut terrible! Par la brèche béante l'armée s'introduit victorieuse dans la forteresse de Belgrade... La place était prise! Le mineur à qui revient une si glorieuse, une si magnanime part dans ce beau fait militaire, est un jeune ingénieur français...

MARIE, *dans un cri qui lui échappe.*

C'est monsieur le Commandeur de Beaumesnil! (*Tous les regards se portent avec surprise sur Marie.*)

MORNAC.

C'est le Commandeur de Beaumesnil.

LE MARQUIS.

Mon frère!.. (*A part.*) Cette fois-ci, ce n'est pas moi.

MORNAC, *en désignant Marie.*

Gloire à notre jeune souveraine dont le cœur enthousiaste a deviné un ami, un compatriote dans ce valeureux soldat... hommage à sa beauté, à son intelligence prophétique... Messieurs, éternisons à la manière de nos aïeux le souvenir de cette belle soirée dont elle est l'âme et la lumière!

TOUS.

Oui, oui. (*Musique pendant la distribution des rubans. Tournon, Mornac, Rosamberg enlèvent tous les rubans attachés aux cheveux et noués aux habits de Marie, et se les attachent au bras comme un ordre militaire.*)

MORNAC, *en nouant à son bras un morceau de ruban.*

Souvenir de Belgrade... Ordre militaire fondé par Marie de Canilly. (*Un valet apporte dans une aiguière des médailles d'or.*)

LE MARQUIS, *montrant l'aiguière.*

Ceci, messieurs, ajoutera encore à la consécration d'une soirée que vous avez bien voulu honorer de votre présence.

TOURNON.

Des médailles d'or! (*Il lit la devise d'une médaille, tandis que le Marquis distribue les autres autour de lui.*) « Installation du » marquis de Beaumesnil et de Marie de Canilly dans leur pa- » lais de Rethel... »

MARIE.

Nos deux noms ensemble? que signifie?

MORNAC, *à Marie.*

Mais partout ils sont ensemble... Voyez ces écussons... Voyez ces couronnes et ces chiffres.

MARIE, *piquée et contenue.*

En effet... l'honneur... la flatterie...

LE MARQUIS.

Toujours Louis XIV.

UN DOMESTIQUE, *au fond.*

Le souper est servi. (*Tout le monde remonte au fond. Le Marquis veut entraîner Marie.*)

LE MARQUIS.

Venez !..

MARIE, *bas.*

Restez! (*Tout le monde sort.*)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, MARIE.

MARIE.

Je vous disais tantôt, en riant, que vous m'avez fait une place beaucoup trop importante dans votre brillante fête; maintenant je vous dis sérieusement, et après tout ce que j'ai vu, que cette place est inexplicable, inconvenante, ridicule... Oui, ridicule, ou pour vous, ou pour moi... Que diront, que penseront vos invités? Que cet hôtel, dont le faste tourne au délire, est un présent que me destine votre royale personne. La plaisanterie...

LE MARQUIS.

Plaisanterie! Et à qui voulez-vous que je le destine? Oui, c'est un présent, un présent de noces.

MARIE.

Ah! vous vous mariez donc?

LE MARQUIS.

Au nom du ciel, ne me désespérez pas avec tous ces étonnements. N'est-il pas arrêté entre nous que nous nous marierons dès le retour de votre père?

MARIE.

Nous marier! nous deux!

LE MARQUIS.

Auriez-vous déjà oublié vos promesses?

MARIE.

Mes promesses!...

LE MARQUIS.

Ici, dans ce salon, à cette place, je vous ai demandé, il y a à peine une demi-heure, si vous acceptiez ma main. Vous m'avez répondu...

MARIE.

Moi! vous vous trompez, Édouard...

LE MARQUIS.

Vous ne vous souvenez donc plus!... Mais vous avez consenti... Oui, consenti... et maintenant...

MARIE.

Quoi! vous n'avez pas pris pour ce qu'elles valaient mes réponses polies, rien que polies, à une proposition que j'avais lieu de croire toute aussi légère:

LE MARQUIS.

Légère!...

MARIE.

Le ton sur lequel vous m'avez parlé de votre amour si inattendu, si soudain, m'a donc complétement trompée.

LE MARQUIS.

Oh! oui, il vous a trompée.

MARIE.

Puisqu'il en est ainsi, mon cher Edouard, je regrette de toute mon âme de n'avoir pas été plus sérieuse envers vous.

LE MARQUIS.

Oh! c'est une passion sincère qui n'est pas née d'hier comme vous le croyez. L'habitude de vous voir semblait me permettre de vous l'exprimer toujours assez à temps... J'attendais une occasion, elle est venue... Votre fête, jour de Sainte-Marie... cette soirée... Si cette passion n'eût pas été vraie, pourquoi aurais-je acheté, à prix d'or, ce palais? pourquoi l'aurais-je embelli comme un tem-

ple? Pourquoi aurais-je appris à toute la noblesse de France que j'allais unir mon nom au vôtre?

MARIE.

Quoi! vous avez donné ce retentissement?

LE MARQUIS.

Qui!...

MARIE.

Vous êtes allé bien vite, monsieur de Beaumesnil!

LE MARQUIS.

Monsieur de Beaumesnil!... Ah! ce respect est plus cruel que le plus cruel refus du monde!... Moi qui croyais... comme on s'abuse!... Vous me repoussez!... Que va-t-on dire?... Je serai ridicule!... Ah! bien ridicule, vous venez de le dire... Monsieur de Beaumesnil!... Allons, monsieur de Beaumesnil, il faut vous retirer... Je me retire... je m'en vais!... Adieu, mademoiselle de Canilly! Adieu, Marie!... J'irai... je vais à Paris... Mais, à Paris, je serai ridicule aussi, puisqu'on sait à la cour... Où ne sait-on pas que j'allais me marier avec vous?... Je n'irai pas à Paris. Adieu! adieu!

MARIE.

Et où allez-vous?

LE MARQUIS.

Bien loin... pourvu que...

MARIE.

Partir ainsi au milieu d'une fête, d'une fête que vous donnez.

LE MARQUIS.

Ah! c'est vrai!... je donne une fête.

MARIE.

Que la raison vous conseille.

LE MARQUIS.

La raison!... Vous avez toute la vôtre, vous, parce que vous n'aimez pas.

MARIE, *avec soudaineté.*

Je n'aime pas!

LE MARQUIS.

Ce cri!...

MARIE.

Rien!

LE MARQUIS.

Vous aimez! Oh! vous aimez!

MARIE.

Je vous jure... Tenez, Édouard, parlons de nous, qu'une franche, qu'une solide amitié... (*Elle lui tend la main.*)

LE MARQUIS.

De l'amitié! (*Il s'éloigne désespéré.*) De l'amitié!... Marie! Marie!... Vous ne me reverrez plus!... Elle ne me rappelle pas!... Marie! Vous m'avez tué!... (*Il sort désolé par le fond à droite.*)

SCÈNE IX.

MARIE, *seule.*

Si je n'avais vu son visage s'altérer, ses yeux s'emplir de larmes, ses idées se troubler au point de me faire craindre pour sa raison déjà si délicate, si fragile, je lui aurais dit : J'aime votre frère!... La réflexion le ramènera à un état plus calme... il va revenir résigné... je lui ferai oublier un moment d'erreur, une minute d'exaltation... Son frère l'aime tant... son frère!... Ah! pourvu qu'il ne m'ait pas oubliée pour la gloire, pour la renommée dont il ne connaissait pas encore les charmes!... Que c'est beau ce qu'il a fait!

SCÈNE X.

LOUISON, MARIE.

LOUISON, *entrant vivement une lettre à la main.*

Le courrier est arrivé.

MARIE.

Ah!

LOUISON, *lui remettant la lettre.*

Pour toi... de ton père!

MARIE.

De mon père! La lettre que j'attendais : de Toulouse!... que veut dire? C'est de Paris qu'il devait m'écrire... Laisse-moi un instant.

LOUISON.

Je vais allumer les rafraîchissements. (*Elle se retire.*)

MARIE *décachete vivement et lit à mi-voix pendant qu'on ne cesse de danser au fond.*

« A l'heure où je vous écris, je suis dans la prison de Tou-
» louse! » En prison! « Après avoir été arrêté à Agen que je tra-
» versais pour me rendre dans le Béarn auprès de monsieur
» de Marescreux : notre conspiration aura été découverte. » Il est perdu! — « On vient me chercher pour paraître devant mes
» juges. Soyez ferme, mademoiselle de Canilly. Je sors de mon
» premier interrogatoire; j'ai cru digne de ne rien nier. Mais
» j'ai gardé le silence quand les juges m'ont ordonné de nommer

» les personnes liées avec moi dans le but de renverser le Ré-
» gent. Ils m'ont annoncé que j'allais subir la torture. » La tor-
ture ! — (*Mouvement de douloureux repos. — Joie plus vive au fond. — On revient de souper. — Marie reprend la lecture de sa lettre.*) « Relevez la tête, mademoiselle de Canilly, je ne suis pas
» le premier gentilhomme que la torture aura brisé.— « Encore
» une fois, ne voulez-vous rien révéler? » Il fallait tout avouer.
« Sur ma réponse négative, un vase de plomb, plein d'eau glacée,
» a été incliné sur mes lèvres, puis un second, puis un troi-
» sième... J'étouffais ! On a suspendu un instant. Ma fille, voi-
» lez d'un crêpe noir les armes de notre maison jusqu'à ce que
» les fils que vous aurez un jour m'aient vengé. Mettez le plus
» d'adresse possible pour satisfaire cette vengeance... Je vous
» l'ai dit, il faut baiser la main qu'on ne peut pas couper. On
» m'entraîne de nouveau. » Jamais mon courage n'ira jusqu'au bout de cette redoutable lettre ! « Je suis quitte de la seconde
» épreuve ! Ils m'ont enfermé les jambes entre trois planches de
» fer, et me les ont lentement serrées ! ils ont meurtri mes
» chairs, froissé mes nerfs, brisé mes os. Cachez bien vos lar-
» mes, mademoiselle de Canilly ! je ne pleure pas, moi !... »
Ah ! c'est pour moi qu'il éprouve tous ces supplices, je ne l'ai pas assez retenu, pas assez empêché... je ne lui ai pas crié assez fort : Non, je ne veux pas, mon père ! restez !... (*Elle lit*). « Puis-
» que vous vous obstinez à ne rien révéler, m'a dit ensuite le
» juge, nous allons vous mettre en présence de vos propres
» aveux... Devinez-vous ce qu'ils m'ont lu alors? La lettre
» que je vous écrivais de Paris, celle où je vous annon-
» çais le début favorable de notre affaire, mon départ pour le
» Béarn fixé au lendemain et le succès qui ne pouvait nous fail-
» lir. — Qui la leur a livrée? M. de Marescreux. » Trahi ! Je l'avais dit ! je l'avais prédit ! « Oui, monsieur de Marescreux,
» quelle récompense lui a-t-on accordée, ai-je demandé. Mon-
» sieur de Marescreux a été décapité sur la place publique de
» Pau. Tel est son arrêt, voici le mien. Accusé d'avoir cher-
» ché à renverser le Régent pour mettre à sa place Philippe V.
» Je suis condamné à avoir la tête tranchée sur la place du mar-
» ché à Toulouse... » Mon Dieu ! mon Dieu ! je n'ai plus de père !
« Vous pouvez encore me sauver. Mon arrêt de mort ne sera
» exécuté que dans un mois; j'ai sondé mes trois geôliers, ils
» sont hommes, donc, on peut les acheter. Pour trois cent mille
» livres, ils me laisseraient évader... » (*S'interrompant.*) Il s'agit donc de trois cent mille livres... (*Avec véhémence.*) Je les aurai ! Mon père ! ma vie pour la vôtre !... Je les aurai ! (*Musique jusqu'à la fin de l'acte.*)

SCÈNE XI.

MARIE, LOUISON.

MARIE, *à Louison qui paraît.*

Accours, Louison ! Dis-moi, M. de Beaumesnil a-t-il quitté l'hôtel ? est-il encore dans l'hôtel ? l'as-tu vu ?

LOUISON.

Je ne sais, mais sa voiture de voyage est à la porte.

MARIE.

Il n'est donc pas parti !... Cours !...

LOUISON.

Ces préparatifs de voyage... je ne m'explique pas...

MARIE.

Ne t'explique rien... Cours et dis, entends-tu bien ?... Dis à monsieur de Beaumesnil qu'il ne parte pas ! dis-lui que je consens à tout ce qu'il veut... Va ! — (*Louison sort, Marie la suit et lui parle du fond.—Louison a disparu.*) Tu m'as bien comprise ? Dis-lui : Vous voulez épouser mademoiselle de Canilly... Eh bien, mademoiselle de Canilly... (*Le Commandeur paraît. Elle pousse un cri.*) Louison ! ne lui dis rien ! (*Elle tombe évanouie dans les bras du Commandeur.*)

TROISIÈME TABLEAU.

Vaste appartement couvert de haut en bas d'une tenture noire. Tapis en laine noire, fauteuils, consoles en ébène, cheminée en marbre noir. Rideaux noirs, tout enfin en noir. Une table sur laquelle sont allumées des bougies dans des flambeaux noirs à gauche du spectateur.— A droite, au deuxième plan, brûle une lampe.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBOIS, *seul.*

Je ne sais comment monsieur le marquis prendra la chose, mais en tous cas, je crois avoir bien fait. C'était une trop grande responsabilité que d'être seul à veiller sur l'existence d'un jeune homme qui s'éteint comme une lampe qui n'a plus d'huile, et dont la raison décline d'heure en heure. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'une ombre, demain ce sera un fou. En vérité, ne faut-il pas être fou pour avoir changé ce château en catafalque ? Tout

est noir autour de nous, chevaux noirs, voitures noires, appartements noirs. Oui, j'ai bien fait, malgré mes promesses, d'avoir écrit secrètement à mademoiselle de Canilly pour lui faire connaître notre retraite; je devrais dire nos catacombes. Liége, qu'elle habite depuis son exil, n'est qu'à 12 lieues d'ici ; si mademoiselle de Canilly est partie ce matin, elle ne peut tarder d'arriver. Ah ! qu'elle vienne vite ! J'ai le frisson de me trouver seul ici... Il n'y a pas de gages qui tiennent... Le meilleur vin a la couleur de l'encre dans cette maison. (*On entend rouler une voiture.*) Une voiture ! C'est elle !... (*Il court à la porte du fond.*)

SCÈNE II.

DUBOIS, MARIE, LE COMMANDEUR.

MARIE, *reculant d'effroi.*

Ah ! mon Dieu ! que veut dire?

LE COMMANDEUR, *même sentiment.*

Quelle étrange chose ! Est-ce que la raison de mon pauvre frère?...

DUBOIS.

Vous allez le trouver bien changé.

LE COMMANDEUR.

Je te remercie, Dubois, d'avoir révélé à mademoiselle l'endroit où il se cachait.

DUBOIS.

Je n'y tenais plus.

LE COMMANDEUR.

C'est d'un bon serviteur, et le service aura sa récompense.

DUBOIS.

Ah ! monsieur le Commandeur, je n'ai fait que mon devoir.

LE COMMANDEUR.

Va dire à mon frère que mademoiselle de Canilly et moi sommes ici à l'attendre.

DUBOIS.

J'obéis; mais monsieur le marquis voudra-t-il sortir de son tombeau ?

MARIE.

De son tombeau ?

DUBOIS.

Oui, mademoiselle, c'est dans un véritable tombeau qu'il passe ses jours et ses nuits; je cours essayer. (*En sortant.*) Comme je suis content de voir des vivants ! (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE III.

MARIE, LE COMMANDEUR.

MARIE.

Voilà donc où il est depuis six mois que nous le cherchons! au fond d'une province allemande!...

LE COMMANDEUR.

Lui, si gai, si facilement heureux! Envahi tout à coup par une passion sérieuse, noyant son intelligence dans la mélancolie et le désespoir.

MARIE.

Et c'est moi! (*Elle pose sa main sur le bras du Commandeur.*) Mon ami!

LE COMMANDEUR.

Dans cette entrevue que nous allons avoir avec lui, ne lui laissons pas deviner, chère Marie, la réalisation si prochaine de notre bonheur... Nous le tuerions au lieu de le sauver... si, pour le sauver, nous n'arrivons pas trop tard!.. Pauvre frère!

MARIE.

Ne va-t-il pas être mon frère aussi?

LE COMMANDEUR.

Merci pour lui, pour moi, pour ma mère qui vous aurait aimée comme elle aimait ses enfants.

LE MARQUIS, *en dehors.*

Marie! Marie! (*Paraissant au fond.*) Ferdinand, mon frère!

SCÈNE IV.

LE COMMANDEUR, LE MARQUIS, MARIE. (*Le Marquis est pâle, amaigri, vêtu de noir. En entrant il se jette dans les bras du Commandeur.*)

LE MARQUIS.

Mon frère!

LE COMMANDEUR.

Mon frère!

LE MARQUIS.

Que je suis heureux... que je suis fier de vous revoir! J'ai su vos grands succès à l'armée, ils m'ont ravi.

LE COMMANDEUR.

Vos éloges, mon frère...

LE MARQUIS.

Le vieux sang des Beaumesnil a remué en moi.

LE COMMANDEUR.

Puisque vous m'accueillez si cordialement, mon excellent

frère, permettez-moi de ne pas approuver ces marques d'extrême désespoir, étalées partout avec profusion dans votre hôtel.

LE MARQUIS.

Si vous saviez la cause de ce désespoir !

LE COMMANDEUR.

Quelle qu'en soit la cause, les signes extérieurs en sont exagérés. Pour nous-mêmes, ces preuves matérielles de tristesse sont inutiles... Pour le monde, elles ne sont que bizarres.

LE MARQUIS.

Je ne m'occupe plus du monde... Que me fait le monde? Je me suis tout simplement laissé aller à ma douleur... c'est elle qui a tout fait ici... Elle est immense cette douleur !.. Elle est là ! (*Il montre son cœur et se passant la main sur le front.*) Et là !..

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! au lieu de vous nourrir de votre tristesse, pourquoi ne pas recourir à ces distractions variées, bruyantes, si fort de votre âge?

LE MARQUIS.

Vous avez là une excellente idée !

LE COMMANDEUR.

Bien simple... Je suis heureux que vous approuviez...

LE MARQUIS.

Une idée !... Oui, je pourrais donner un bal dans mes salons, un bal noir...

MARIE.

Que dit-il?

LE COMMANDEUR.

Mon frère !

LE MARQUIS.

Mais oui, ce serait fort original de voir sauter de jeune cavaliers et de belles demoiselles sous ces tentures noires ; j'y ajouterais des larmes d'argent, des moines chanteraient l'office des morts. On rirait, palsembleu ! Ah ! comme on rirait !.. Je le donnerai ce bal, je le donnerai.

MARIE, *à part.*

Qu'il me fait souffrir !

LE COMMANDEUR.

Ce serait là une profanation, et vous en êtes incapable, mon frère ! Au lieu de cela, sortez, sortez au plus vite de ce sépulcre, et venez prouver au monde, à vos amis, qu'aucun des bruits qui ont couru sur la cause de votre fuite, de votre réclusion, n'était fondé.

LE MARQUIS.

On a fait courir des bruits ? Qu'a-t-on supposé ?

LE COMMANDEUR.

Faites cela pour l'honneur d'une personne qui nous est chère à tous, pour mademoiselle de Canilly.

LE MARQUIS, *à Marie.*

Votre honneur aurait été compromis ! et par moi !... Mais, depuis que je me suis relégué dans ce château, loin de France, loin de tout, je ne sais absolument rien ! Parlez ! oh ! parlez !

LE COMMANDEUR.

Oui ! il a été dit que vous ne vous êtes ainsi sequestré que pour pleurer sur une faute que vous auriez eu à reprocher à mademoiselle de Canilly au moment de lui donner votre nom.

LE MARQUIS.

On a dit cela ?... Mais cela n'est pas ! cela n'est pas ! Ce sont des calomniateurs, des infâmes !... Je me suis ainsi enseveli dans le deuil, parce que la seule femme que j'aie aimée ne m'aime pas ! J'ai fui le monde, parce que j'ai eu honte d'y reparaître après avoir publié partout, en France, à l'étranger, et, pour ainsi dire, proclamé dans mon hôtel, au milieu d'un bal, que j'allais épouser mademoiselle Marie de Canilly... et parce que, dans ce bal, mademoiselle de Canilly m'a dit impitoyablement : Je ne vous aime pas ! Je ne vous épouserai pas !... Alors, j'ai quitté Mézières, suivi d'un seul domestique, j'ai couru les bois, les campagnes, les solitudes... j'ai souffert !... Oh ! comme j'ai souffert !... Une fois, je suis tombé dans le fleuve...

LE COMMANDEUR.

Mon frère !

MARIE.

Edouard !

LE MARQUIS.

On m'a sauvé !... Pourquoi m'a-t-on sauvé ?... J'ai eu froid, bien froid ! et depuis ce temps, j'ai toujours froid ! phénomène étrange, redoutable, je n'ai plus dormi... mais plus... C'est affreux, ne plus dormir !... On voit passer devant ses yeux des choses... et je ne dormirai plus !.. Si ! je dormirai encore une fois. (*Prenant la main de Marie et celle du Commandeur. A Marie.*) Mais si vous ne m'aimez pas, je sais que vous n'aimez personne, Marie !... Si vous aimiez quelqu'un vous ne l'eussiez dit plus clairement... Mais laissons cela... il importe, mon excellent frère, que vous soyez heureux après moi.

LE COMMANDEUR.

Après vous !... Quittez, je vous en supplie, ces désolantes pensées.

LE MARQUIS.

Mes biens s'élèvent à douze ou quinze millions.

MARIE.

De tels propos font mal ici; et, à mon tour, je vous prie...

LE MARQUIS.

Mais vous êtes en deuil vous aussi, madame.

MARIE.

J'ai perdu mon père!

LE MARQUIS.

Monsieur de Canilly est mort?

MARIE.

Mort sur l'échafaud à Toulouse.

LE MARQUIS.

Cela n'est pas, je l'ai sauvé.

MARIE.

Vous avez sauvé... vous avez sauvé mon père!... Regardez-moi!

LE MARQUIS.

Il m'a écrit; il fallait trois cent mille livres pour le sauver...

MARIE.

Oui, oui!

LE MARQUIS.

Je n'avais plus d'argent en ce moment, je venais de vider mes coffres pour bâtir ce palais que vous n'avez pas voulu habiter.

MARIE.

Continuez!

LE MARQUIS.

Je lui ai envoyé tous les diamants que j'avais achetés pour vous, pour vos noces!...

MARIE.

Ah! ceci est grand! ceci est généreux! Cela me brise le cœur, moi qui ai brisé le vôtre!

LE MARQUIS.

Mais tous vos biens sont confisqués!... Vous partagerez les miens avec mon frère.

MARIE.

Jamais! jamais! je ne veux pas.

LE MARQUIS.

Et moi, je le veux! Je suis toujours un peu Louis XIV... Je le veux! Vous partagerez mes biens avec mon frère.

LE COMMANDEUR.

Mais, mon frère, ce partage dont vous vous préoccupez sans cesse, ce partage fait de votre vivant est une aberration poignante pour nous! Oh! ne parlez plus ainsi!... Venez, venez avec nous, Edouard, nous vivrons tous les trois ensemble, comme autrefois, comme toujours!

LE MARQUIS, *tristement.*

Comme autrefois!

LE COMMANDEUR.

Vous souvenez-vous? Ces beaux jours reviendront.

MARIE, *cherchant à l'entraîner.*

Oui, ils reviendront, mon ami, mon frère chéri!... mon compagnon d'enfance! sauveur de mon père!

LE MARQUIS.

Notre enfance!... Quels démons! mais quels charmants démons nous faisions tous les trois!

MARIE.

N'est-ce pas?

LE MARQUIS, *passant à gauche dans le coin.*

Vous rappelez-vous nos courses en bateau sur la Seine, sous les saules de Champ-Rosay? Ferdinand tenait le gouvernail, moi l'aviron, et toi, Marie, debout à la proue... Mon Dieu, que tu étais fraîche et jolie avec ton chapeau de paille dont les rubans claquaient au vent! Et tes joues roses, et tes cris, et tes joies, et tes peurs!...

LE COMMANDEUR, *bas à Marie.*

Entraînons-le hors d'ici, et il est sauvé!

LE MARQUIS.

Marie! Ferdinand! (*Il tombe dans un fauteuil.*) Ils ne reviendront plus, ces jours de notre enfance, jamais! Voyez, je suis vieux...: j'ai trente ans! Je ne puis plus dormir!

LE COMMANDEUR, *cherchant à l'entraîner.*

Venez! venez, mon frère! Venez!

LE MARQUIS, *résistant.*

Non! non! non! Mais ne comprenez-vous pas pourquoi je ne veux pas sortir de ce tombeau? Ne devinez-vous pas ma ferme résolution?

LE COMMANDEUR.

Quelle est donc cette résolution?

LE MARQUIS.

Voulez-vous que je vive pour être témoin d'un événement que j'appréhende plus que mille morts?... Voulez-vous qu'un jour

j'apprenne que Marie a donné son amour à quelqu'un? qu'elle s'est mariée? (*Il se lève et passe à droite.*) Oh! Marie, tenez, il ne faut pas que je sois témoin de ce malheur, afin de conserver une chose à laquelle on doit tenir plus qu'à la vie... et je sens déjà qu'elle s'échappe... elle s'en va... Mes amis! j'ai peur!... J'ai peur de devenir... Ah! ne me laissez pas dire ce mot-là! Sauvez-moi! (*Il tombe dans un fauteuil au coin à droite.*) Sauvez-moi en me laissant mourir!

LE COMMANDEUR.

Mon frère!

MARIE.

Mon ami!

LE MARQUIS.

Laissez-moi mourir! Ce ne sera pas long... Voilà six jours que je n'ai mangé.

MARIE.

Six jours! Oh! mon Dieu! (*Elle lui prend la main et tombe à genoux.*)

LE COMMANDEUR.

Six jours! Ce suicide! Mon frère! Au nom de notre digne mère qui m'a chargé, en mourant, de votre débile existence... Au nom de notre amitié si pure et toujours si loyale... Au nom de cette orpheline, car son père mourra dans l'exil, dont vous brisez le cœur... Regardez-la!... Renoncez, renoncez à votre sinistre résolution.

LE MARQUIS.

Il est trop tard! L'émotion achève ce que la privation a commencé... Je m'éteins! Oui, il est trop tard!

LE COMMANDEUR.

Non, il n'est pas trop tard... (*A ses genoux.*) Je veux que vous viviez... Il le faut pour l'honneur des engagements sacrés que j'ai pris avec notre mère... Je veux que vous viviez, parce que vous portez le nom et le titre de la famille... Je veux que vous viviez, parce que je vous aime comme un être faible, mourant... Je veux enfin que vous viviez, parce que votre vie est entre mes mains... (*Se levant.*) Je le sais, je le vois... et que je n'ai pas le droit d'en disposer. (*Il passe au milieu.*) Marie! Marie!...

MARIE.

Je vous ai compris... Je suis prête!

LE COMMANDEUR, *mettant la main de Marie dans celle de son frère. — A part.*

Que Dieu aie pitié de moi!

MARIE.

Et de moi!

LE COMMANDEUR, *un genou à terre et se découvrant.*

Madame la marquise de Beaumesnil, je vous salue!

QUATRIÈME TABLEAU.

Le théâtre est coupé en deux parties. La partie à gauche du spectateur représente l'intérieur de la maison de Stéfano. Une chambre rustique; une porte à gauche conduisant à une autre pièce, croisée au fond. Une porte à droite conduisant au dehors, une table, chaises rustiques. — A gauche, au-dessus d'une glace, la couronne de Bianca; sur un banc son voile blanc. La partie de droite du décor représente la campagne; des tables, des chaises, bancs et tabourets; sur les tables, des pots de vin et des verres. On fête la noce de Bianca. Au fond, les montagnes.

SCÈNE PREMIÈRE.

BIANCA, LE PODESTAT, STÉFANO *dans la chambre*, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES, *buvant et chantant en dehors.*

CHOEUR.

Vive à jamais! vive le jour
Où nous venons fêter votre heureux mariage!
Tous deux enfants de ce village,
Vous avez tous deux le même âge,
Et tous les deux autant d'amour.

LE PODESTAT.

Jeunes époux! vos amis d'enfance, les compagnons de vos jeux et de vos travaux, vous demandent, au nom d'un antique usage, d'un usage bien respectable et bien doux, puisque l'immortel poëte Virgile, votre compatriote, l'a célébré dans ses vers; oui, vos amis vous demandent la permission de vous offrir, comme cadeau nuptial, les premiers meubles de votre ménage rustique.

STÉFANO.

Merci, mes amis, merci! Je me souviendrai toujours de ces présents de l'amitié.

LE PODESTAT.

J'appelle les bénédictions du ciel sur cette modeste demeure. Travaillez à l'embellir, vous qui allez l'habiter, et rappelez-vous

que si la misère regarde la porte de l'homme laborieux, elle n'ose jamais en franchir le seuil.

(*Reprise du chœur. — La nuit vient peu à peu. Bianca, le Podestat et Stéfano sortent de la maison et se réunissent au chœur.*)

SCÈNE II.

LE PODESTAT, STÉFANO, PAOLO, BIANCA, CHOEUR.

PAOLO, *accourant.*

Mes amis, mes amis, je vous annonce deux riches étrangers; un jeune seigneur, un officier, je crois, et une belle dame; leur domestique avec.

LE PODESTAT.

Eh! mon Dieu! que viennent-ils faire dans notre pauvre village perdu au sommet des montagnes?

PAOLO.

Ils m'ont demandé à vous parler, monsieur le podestat. Eh! tenez, les voici.

SCÈNE III.

LE PODESTAT, LE COMMANDEUR, MARIE, BIANCA, STÉFANO.

LE COMMANDEUR.

Monsieur le podestat, nous allons à Rome, madame et moi, consulter l'illustre docteur Corsini sur l'état d'un malade qui nous est bien cher, et que nous avons laissé à Florence, la ville que nous habitions. Un ressort de notre voiture s'est brisé à une lieue de votre village; le forgeron du pays a demandé deux heures pour réparer l'accident; voudriez-vous nous accorder l'hospitalité pendant ces deux heures?

TOUS.

Oui, oui.

BIANCA.

A une condition pourtant, c'est que vous serez du repas de noces et du bal, monseigneur... et vous, madame...

LE PODESTAT.

Très-bien, Bianca.

MARIE.

Un mariage?

BIANCA.

Le mien, madame. Puisse-t-il être aussi heureux que le vôtre!

MARIE.

Le nôtre !...

STÉFANO.

N'êtes-vous pas mariés ?

BIANCA.

Oh ! cela se voit tout de suite ; jeunes tous les deux... bien, fort bien tous les deux... et ensemble.

MARIE.

Mais que notre présence de quelques instants ne soit pas une cause de dérangement, de trouble.

BIANCA.

De trouble ! de dérangement !

STÉFANO.

A table, mes enfants, à table !

TOUS.

Oui, à table.

BIANCA, *à Marie.*

Daignez occuper la première place, si vous tenez à me combler d'honneur.

MARIE.

Mais...

BIANCA.

Vous consentez, madame ? oh ! vous consentez !

MARIE.

Charmante enfant ! oui, j'y consens.

STÉFANO.

A table !

PAOLO.

Oui, sans doute, à table.

BIANCA, *prenant la main de Marie et la conduisant à une chaise placée au coin à gauche de la table.*

Venez, madame !... (*A Stéfano.*) Stéfano, conduisez monseigneur. (*Les acteurs sont ainsi placés à table : — Le Commandeur, le Podestat, Paolo, Bianca, Stéfano et Marie ; — les villageois aux tables plus loin.*)

LE PODESTAT, *élevant son verre.*

A la mariée !

TOUS, *de même.*

A la mariée !

L'IMPROVISATEUR, *entrant.*

A Bianca ! (*Le Chœur se lève et va à lui.*)

SCÈNE IV.

LE PODESTAT *qui s'est levé de table*, LE COMMANDEUR *assis*, BIANCA, STÉFANO *qui se sont levés*, MARIE *assise*, L'IMPROVISATEUR *au milieu de la scène.*

TOUS.

L'improvisateur! l'improvisateur!

L'IMPROVISATEUR.

Vous l'avez oublié! il est venu.

TOUS.

Bravo! bravo!

BIANCA, *présentant un verre de vin à l'improvisateur.*

Panfilio, regarde! C'est le lacryma-Christi le plus pur et le plus doré du soleil qu'ait produit la Toscane; mon père l'a conservé dix ans, et mes lèvres viennent d'y toucher. Maintenant, chante, enfant de la belle Italie! chante! nous t'écoutons. (*Un groupe de jeunes filles entoure l'improvisateur. — Reproduire par les poses et les expressions l'admirable tableau de Couture, représentant un jeune improvisateur napolitain.*)

L'IMPROVISATEUR, *accompagné sur une harpe.*

Il est des femmes qui sont nées
Pour la joie et pour le bonheur,
Les heures, les jours, les années,
Comme des nymphes couronnées,
Passent en chantant dans leur cœur.
Leur enfance est riante et douce,
Une fée attentive est là sur leur chemin,
Pour leur faire un tapis de gazon et de mousse,
Pour parfumer leur lait de lavande et de thym;
Sur leur petite bouche elle abaisse les treilles,
Les fruits tombent tout seuls au fond de leurs corbeilles,
Et les abeilles
Se laissent prendre dans leurs mains.
L'âge d'aimer vient-il? Autour d'elles fourmille
Tout ce que le village a de jeune et de beau;
Chacun veut épouser la brune jeune fille.
C'est Antonio, c'est Beppo,
C'est Manfredi le capitaine,
C'est Luigi l'aventurier,
C'est un riche marchand de laine,
C'est Piétro le contrebandier.

La belle fait son choix suprême :
Elle épouse celui qu'elle aime.
Et c'est là le bonheur comme Dieu l'indiqua :
Le bonheur le plus grand qu'on rêve sur la terre,
Le visage qu'on aime et le cœur qu'on préfère !
C'est ton bonheur, Stéfan, c'est le tien, Bianca !

TOUS.

Bravo ! gloire à Panfilio !

PAOLO.

A lui un verre de rancio.

UN PAYSAN.

A lui le vin de Chypre ! le vin d'Homère !

PANFILIO.

Écoutez encore ! (*Pendant que Panfilio improvise, Marie rêveuse et triste et le Commandeur se regardent.*)

L'IMPROVISATEUR.

Mais il est d'autres destinées ;
Il est des femmes qui sont nées
Pour le martyre et pour les pleurs !
Les jours, les heures, les années,
Comme de sombres condamnées,
Passent, en pleurant, dans leurs cœurs.
Elles ont, dans un jour d'erreur et de folie,
Épousé sans élan, sans amour, sans désir,
Et scellé froidement leur jeunesse et leur vie
Dans le fond d'un tombeau qui ne doit plus s'ouvrir !
Dans leurs regards pleins d'amères pensées
Que de souffrances amassées !
Dieu seul peut les compter, mais l'homme pourrait voir
Dans ce sombre miroir
Un mot qui toujours passe,
Que le sourire même, hélas ! jamais n'efface !
Désespoir !
Oui, désespoir pour toi d'avoir été la femme
Du mari redouté !
Désespoir pour celui dont l'âme suit ton âme !
Désespoir pour tous deux, et pour l'éternité !

Marie se lève et d'un pas égaré va à l'Improvisateur.

Pitié pour celles-là ! pitié ! pitié profonde !
Si vous les rencontrez dans les sentiers du monde,
Tristes, hâtant le pas,

Vous les reconnaîtrez à leur front qui s'incline,
Car, jamais aucun cri ne sort de leur poitrine !
Elles pleurent si bas !...

MARIE, *au comble de l'égarement et offrant à l'improvisateur la chaîne d'or qu'elle porte au cou.*

Merci ! merci !

PANFILIO, *donnant la chaîne à Bianca.*

C'est à elle, madame, que vous la donnez, car c'est elle qui m'a inspiré. Qu'il chante une joie ou qu'il pleure sur une infortune, le poëte ne veut pour récompense que les applaudissements ou les larmes de la foule. J'ai eu les applaudissements (*bas à Marie*) et les larmes ! Je suis payé ! (*Il s'éloigne. On le reconduit en l'applaudissant.*)

LE PODESTAT.

Il se fait tard ; il est temps, mes amis, de regagner nos chaumières.

MARIE.

Dubois ne revient pas.

LE COMMANDEUR, *se levant.*

Je vous remercie, monsieur le podestat, de l'accueil que nous avons reçu ici, madame et moi.

LE PODESTAT.

Monseigneur...

LE COMMANDEUR.

C'est à vous que nous le devons, à vous et à cette gracieuse et belle mariée. Je me souviendrai de vous, madame, toute ma vie.

LE PODESTAT.

Vous partez ?

LE COMMANDEUR.

A l'instant. Nous n'attendons plus, pour quitter ce village, que le retour du domestique chargé de venir nous dire que la voiture a été mise en état de reprendre la route.

LE PODESTAT.

Un bon voyage, monseigneur, et puissent tous vos vœux se réaliser !

LE COMMANDEUR.

Mille grâces, monsieur le podestat.

LE PODESTAT.

Et vous, mes enfants, en route. Pour l'égayer, chantons la ronde de la mariée. (*Les villageois sortent avec le Podestat.*)

Digitized by Google

CHOEUR.

Voulez-vous dans votre ménage,
Que la mer soit tranquille et le vent toujours doux ?
Que chaque jour de ce jour soit l'image :
Aimez-vous !
Aimez-vous !
Aimez-vous !

SCÈNE V.

LE COMMANDEUR, MARIE, BIANCA, STÉFANO, *puis* DUBOIS.

LE COMMANDEUR.

Je suis étonné de ne pas voir revenir Dubois.

MARIE.

Il se fait tard.

LE COMMANDEUR.

Bien tard.

STÉFANO.

Patience !... J'en ai, moi !

LE COMMANDEUR.

Ah ! voici Dubois.

DUBOIS, *arrivant au milieu.*

Monseigneur...

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! sommes-nous prêts ?

DUBOIS.

Monseigneur, le maître forgeron vient de me dire à l'instant que la voiture ne sera prête que demain matin.

MARIE, *inquiète.*

Demain matin !

DUBOIS.

L'essieu est brisé.

MARIE.

Quelle contrariété !

LE COMMANDEUR.

Comment faire? Où passer la nuit ?

MARIE.

A l'hôtel. Il y a un hôtel ici ?

BIANCA.

Oh ! madame, un hôtel dans le misérable hameau d'Aréna !

MARIE.

A l'auberge.

BIANCA.

Si nous avions un auberge.

MARIE.

Mais alors... il faut pourtant...

LE COMMANDEUR.

La maison du podestat... Pour une nuit, il voudra bien...

BIANCA.

La maison du podestat est, en effet, la plus considérable du pays; mais elle n'a qu'un étage; cet étage n'a qu'une chambre...

STÉFANO.

Dans cette chambre il n'y a qu'un lit, et le podestat est marié.

BIANCA.

Eh bien! vous passerez la nuit ici.

MARIE.

Y pensez-vous? ici... dans votre chambre... la seule? (*Ils sont tous entrés dans la chambre.*)

BIANCA.

Ce n'est pas la seule, madame; ceci est, d'ailleurs, mon salon; ma chambre est là. (*Elle designe la porte qui va à l'autre pièce.*)

MARIE.

Mais...

BIANCA.

Vous dormirez sous mon toit; cela me portera bonheur!

MARIE.

Mais, chère Bianca, si nous allions encore chercher dans le village, peut-être que...

BIANCA.

Encore une fois, le village, c'est dix pauvres chaumières qui dorment déjà. Pourquoi tant résister à mes offres? Ne pas donner l'hospitalité, c'est mal; mais la refuser à qui l'offre, et à qui l'offre avec un si bon cœur... (*Elle remonte vers la fenêtre au fond avec Marie.*)

STÉFANO, *bas au Commandeur.*

Y a-t-il longtemps que vous êtes marié?... Il ne répond pas... il y a longtemps.—Allons, bonsoir, monseigneur!.. Bonne nuit, madame! (*A la porte et tendant la main à Bianca*). Madame, Stéfano!... Venez!... (*Il rentre avec elle.*)

MARIE, *prenant vivement le bras de Bianca.*

Bianca! Bianca!

BIANCA, *s'arrêtant étonnée.*

Madame!

MARIE.

Rien! bonne nuit! adieu! (*Bianca entre dans sa chambre.*)

SCÈNE VI.

MARIE, LE COMMANDEUR.

MARIE.

Cet accident qui nous force à rester ici, à retarder de douze heures au moins notre arrivée à Rome, m'afflige beaucoup. Voyez, si le docteur Corsini, dont les soins sont réclamés de toutes parts, n'avait pas pu nous attendre... Cette pensée m'inquiète, elle m'agite!

LE COMMANDEUR.

Et l'état de mon frère devient si alarmant!

MARIE.

Ayons confiance dans ce célèbre médecin; on le dit si habile, si heureux dans ses traitements.

LE COMMANDEUR.

Puisse-t-il rétablir la raison chancelante de mon pauvre frère!

MARIE.

Espérons! l'état de mon mari n'est pas encore si grave qu'il ne nous soit plus permis de croire à l'efficacité de la science. Mon ami, j'ai aussi un autre espoir.

LE COMMANDEUR.

Et quel est cet espoir?

MARIE.

Je suis femme, j'ai souffert! je crois à la puissance, à la bonté divine de notre religion. A Rome, j'irai me jeter aux pieds de notre Saint-Père, et je lui demanderai de sauver votre frère.

LE COMMANDEUR.

Je m'agenouillerai avec vous.

MARIE.

Vous! un soldat!

LE COMMANDEUR.

Quand Bayard invoquait le nom du Seigneur chaque fois qu'il tirait sa redoutable épée du fourreau, un soldat obscur comme moi peut sans honte plier le genou pour demander à Dieu la guérison de son frère.

MARIE.

Vous êtes bon, et mon estime pour vous... mon affection... (*Le Commandeur remonte et s'approche de la croisée. — Marie, à part.*) J'ai bien fait de l'accompagner à Rome. Je suis plus rassurée pour moi, pour lui surtout. Cette lettre effrayante, cette lettre où mon père m'apprend que Raoul de Marescreux me cherche dans l'exil, qu'il cherche le Commandeur... Ses projets de vengeance... Son habileté à toutes les armes...

LE COMMANDEUR, *à la croisée.*

Quelle belle nuit!

MARIE.

Bien belle!

LE COMMANDEUR.

Les grands bois de myrtes et de citronniers qui enveloppent ces montagnes envoient jusqu'ici leurs amères senteurs. Heureux ceux qui passent leur vie dans l'obscurité et le calme de ces éternelles solitudes!

MARIE.

Mon Dieu! ils ont leurs peines comme tout le monde.

LE COMMANDEUR. (*Il est redescendu.*)

Marie! vous êtes bien triste devant une aussi belle nuit!

MARIE.

Non. Cependant je ne vous cacherai pas... Eh bien! oui, et je ne sais pourquoi, mais mes yeux, malgré ces merveilles qui les charment, s'emplissent de larmes!

LE COMMANDEUR.

La fatigue du voyage, l'émotion du danger que nous avons couru en roulant au fond de ce ravin.

MARIE.

Peut-être... oui, l'émotion du danger...

LE COMMANDEUR.

Moi-même, habitué aux nuits des bivouacs, j'éprouve en ce moment une faiblesse... Ah! cette fraîcheur qui tombe des nues est accablante!.. Entendez-vous ces voix là-bas? (*On entend le chœur dans le lointain : Voulez-vous dans votre ménage.*)

MARIE.

Oui, les échos de la montagne portent à nos oreilles les chants des villageois qui ont célébré ici la noce de Bianca. Ils rentrent chez eux.

LE COMMANDEUR.

Comme c'est doux à entendre!

MARIE.

N'est-ce pas?

LE COMMANDEUR.

Écoutons! écoutons!.. Heureux mariage!

MARIE.

Oui, Bianca est bien heureuse, et elle a mérité de l'être.

LE COMMANDEUR.

Chère enfant!.. Voyez, elle a oublié sur ce meuble son voile blanc.

MARIE.

Ah! Et sa couronne de mariée!

LE COMMANDEUR.

Sa couronne de mariée!.. Vous aussi, Marie, vous méritiez d'être heureuse; vous aussi, vous méritiez, comme elle, l'époux de la pensée et du cœur!

MARIE.

Mon ami!

LE COMMANDEUR.

Votre voile fut un linceul, votre couronne de mariée fut une couronne funèbre!.. Et c'est moi qui l'ai voulu!.. Et je ne suis pas mort étouffé dans ma douleur!..

MARIE.

Mon ami! je vous en prie!..

LE COMMANDEUR.

Depuis ce moment, j'ai langui comme un malade. (*On entend le bruit d'un verrou qu'on tire dans la chambre de Bianca. — Silence attentif du Commandeur et de Marie. — Le Commandeur regarde la porte où le verrou a été tiré.*) Ent mille douleurs... j'ai eu une douleur qu'il faut que je vous dise.

MARIE.

Je la connais.

LE COMMANDEUR.

C'est le soir où j'entendis aussi fermer la porte de votre appartement... Vous étiez à un autre... Comme Bianca et Stéfano... vous veniez aussi de vous marier... Ah! cette porte qui se ferma... Je m'assis sur l'escalier de pierre, et je pleurai jusqu'au jour. Quelle douleur!..

MARIE.

Je vous ai bien dit que je la connaissais.

LE COMMANDEUR.

Dieu me tiendra compte de ces tortures! Il le faut!... Tenez,

j'ai souffert depuis deux ans... Oh! j'ai souffert... comme vous! oui, comme vous!

MARIE.

Comme moi, c'est impossible!

LE COMMANDEUR.

Merci, mon Dieu! Elle a souffert!.. et pourtant, nous aurions été comme Bianca et Stéfano, le bonheur sur la terre, le bonheur au delà de la terre, car on n'est pas heureux autrement là-haut. Oh! non!

MARIE.

Oh! non!

CHOEUR, *dans le lointain.*

Voulez-vous dans votre ménage
Que la mer soit tranquille et le vent toujours doux?
Que chaque jour de ce jour soit l'image.
Aimez-vous!
Aimez-vous!
Aimez-vous!

LE COMMANDEUR.

Ah! ces voix, ces chants d'amour égarent ma raison; ils la troublent, ils m'enivrent! Les entendez-vous?... Eprouvez-vous comme moi?... Ils nous disent à tous deux, ils nous crient avec toutes leurs séductions: « Aimez-vous! aimez-vous! aimez-vous! »

MARIE.

Oh! taisez-vous! taisez-vous! songez...

LE COMMANDEUR.

Je songe que je n'ai pu vouloir l'impossible; non, je n'ai pas voulu qu'on m'arrachât, moi vivant, le cœur de la poitrine. Mon cœur est à moi, et vous étiez depuis longtemps, depuis toujours, l'épouse de mon cœur! Ah! laissez-moi cette main!

MARIE.

Mon Dieu! soutenez-moi!

LE COMMANDEUR.

Laissez-moi reprendre un bien que je me suis laissé voler pendant le sommeil d'une générosité insensée... Laissez-moi contempler ce visage, ces yeux... laissez-moi... Ce front intelligent et pur, ces lèvres qu'un autre a profanées... ils sont à moi comme votre amour... Ils sont à moi, rendez-les-moi!...

MARIE, *reculant effrayée.*

Je suis perdue!

LE COMMANDEUR.

Je t'aime !... je t'aime !...

MARIE *recule, puis saisit l'épée du Commandeur et la lui présente.*

Prenez cette épée, monsieur le Commandeur, et défendez-moi contre l'homme qui veut me déshonorer.

LE COMMANDEUR.

Cette épée ! cette épée !... (*Il pousse un cri de désespoir et couche ensuite son épée par terre entre Marie et lui.*) Maintenant vous pouvez dormir sans crainte, madame la marquise de Beaumesnil, la femme de mon frère... Il y a trois siècles d'honneur entre vous et moi !... On ne marche pas là-dessus !

CINQUIÈME TABLEAU.

La scène est à Paris.— Le théâtre représente le foyer de la Comédie-Italienne, le foyer du public, cheminée au fond. Pendule, bustes, tables, chaises, fauteuils près de la cheminée. Portes à droite et à gauche et fenêtre à droite du spectateur. Feu dans la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOURNON, BLAMONT, ROSAMBERG.

TOURNON.

Nous arrivons de bonne heure.

ROSAMBERG.

Je crois pourtant que la petite pièce sera bientôt jouée.

TOURNON.

N'est-ce pas dans l'autre pièce que joue ce soir la perle de notre Comédie-Italienne la charmante Favart ?

ROSAMBERG.

Oui, cher marquis.

TOURNON.

Une première représentation ?

ROSAMBERG.

Précisément.

TOURNON.

Le titre de la pièce nouvelle ?

ROSAMBERG.

La Chercheuse d'esprit.

TOURNON.

Charmant! Pardon pour toutes ces questions, mais absent de Paris depuis trois jours...

ROSAMBERG.

Vous n'étiez pas, je suppose, à chasser le loup dans les Ardennes, comme il y a trois ans?

TOURNON.

Ma foi! non. Vous me rappelez, Rosamberg, cette chère marquise de Beaumesnil.

ROSAMBERG.

Elle est, dit-on, rentrée en grâce.

BLAMONT.

Ce que vous ne savez peut-être pas... placets, mémoires, sollicitations, prières, tout avait échoué auprès de sa Majesté... Mais Louison a quitté Liége, est venue à la Cour, elle a dit au roi Louis XV : « Mon roi, il faut que cela finisse; je ne t'ai » jamais rien demandé, eh bien! je te demande la grâce de ta » sœur de lait. » Le roi allait peut-être refuser; Louison lui a fermé la bouche avec un gros baiser, et ma cousine, comme vous l'avez dit, est rentrée en grâce.

SCÈNE II.

TOURNON, MORNAC, BLAMONT, ROSAMBERG.

MORNAC, *à un valet en entrant.*

Attention! triple drôle, tu m'enlèves toujours ma poudre en m'enlevant mon manteau.

ROSAMBERG.

De Mornac.

TOURNON.

Toi ici?

MORNAC.

Puisque ce n'est pas Lucenay, il faut bien que ce soit moi.

ROSAMBERG.

Tu l'as donc tué ce pauvre Lucenay?

MORNAC.

Mon Dieu! oui! Que voulez-vous? La lune!..

ROSAMBERG.

Comment la lune?

MORNAC.

Eh ! oui, c'est elle qui est cause...

ROSAMBERG.

Tu es fou.

TOURNON.

Et la preuve, c'est que tu oses te présenter à la Comédie-Italienne quand on te cherche partout pour t'enfermer à la Bastille. On ne plaisante plus avec le duel.

MORNAC.

Arrive qui pourra ; j'ai voulu assister à cette première représentation.

ROSAMBERG.

Mais que t'avait donc fait ce pauvre Lucenay ?

MORNAC.

Moins que rien ; mais la lune...

TOURNON.

Encore !..

MORNAC.

La lune... oui, la lune ! Nous sortions ensemble d'ici, il y a un mois ; il était onze heures environ ; la nuit était belle, le froid très-vif, le terrain sec comme un parquet de chêne, et au ciel, une lune... mais une lune magnifique ! Quel dommage, se mit à dire Lucenay en soupirant : comme on se battrait bien à cette clarté-là ! perdre un si beau clair de lune ! ma foi, il n'en sera pas ainsi, ajouta-t-il ; je répète à mon tour : ma foi non, il n'en sera pas ainsi ; il ne sera pas dit que nous aurons perdu une aussi belle lune ; et il tire aussitôt son épée. J'avais déjà tiré la la mienne ; nos deux lames se croisent, et nous voilà, tous les deux, nous attaquant avec l'impétuosité de deux adversaires qui se poursuivent depuis longtemps de leur haine. Nous nous précipitons enfin l'un sur l'autre, et nous nous blessons mutuellement. Nous tombons tous les deux ; mais moi pour me relever en riant ; Lucenay, pour ne plus se relever, et pour dire en expirant au chirurgien qui accourait lui apporter des soins inutiles : « Que voulez-vous, monsieur, il fait ce soir un si beau clair de lune ! »

BLAMONT.

Ah ! bravo ! bravo ! de Mornac !

ROSAMBERG.

A propos, tu nous parlais de ta cousine quand Mornac nous a interrompus... Est-elle toujours aussi belle ta cousine de Beaumesnil ?

BLAMONT.

Ces trois années d'exil lui ont donné une sérénité grave qui lui sied à ravir. Je le remarquais ce matin... elle était pourtant dans ses mauvais jours ; il venait de lui arriver une aventure étrange.

ROSAMBERG.

Une aventure? Raconte-nous-la bien vite.

MORNAC.

Je tiens à la savoir avant d'aller à la Bastille... Raconte! raconte!

TOURNON.

Je gage que son fou de mari a fait encore quelque nouvelle extravagance?

MORNAC.

On assure que sa folie, malgré tous les soins que l'on prend pour la cacher, devient d'une évidence et surtout d'une bizarrerie... Est-ce lui qui est le sujet de ton aventure?

BLAMONT.

Non. Le pauvre marquis dont la folie, comme tu dis, semble désormais incurable, n'en a même rien su, et il est probable que ma cousine n'en a rien dit non plus au Commandeur.

TOURNON.

Ah! Le Commandeur est aussi à Paris?

MORNAC.

Puisque madame de Beaumesnil est revenue.

BLAMONT.

Messieurs... Elle était même si troublée de cet événement, qu'elle n'est peut-être pas venue au spectacle.

UN SEIGNEUR.

Pardon, monsieur le Comte, madame de Beaumesnil, son mari et le Commandeur occupent une loge d'avant-scène à côté de celle de monsieur de Bourbon.

MORNAC.

Mais qu'est-il donc arrivé à ta cousine? je brûle de connaître... Au nom de sainte Bastille et de saint Pierre Encise, hâte-toi de nous dire...

BLAMONT.

Ce matin, un jeune homme qui n'a pas voulu dire son nom, s'est présenté hardiment chez elle, et a demandé avec beaucoup d'instance à lui parler; il semblait avoir choisi le moment où elle était seule. Madame la marquise a fait répondre qu'elle ne pouvait pas le recevoir. Il a insisté; ma cousine a refusé de nou-

veau. Son obstination ne s'est pas découragée. Enfin il a dit qu'il entrerait malgré tout.

MORNAC.

C'est trop fort; il n'y avait donc là aucun parent, aucun ami pour faire entendre raison à ce mal-élevé ?

BLAMONT.

Non.

TOURNON.

Mais les domestiques ?

BLAMONT.

J'allais vous en parler. Après trois ou quatre refus successifs, ayant voulu forcer l'entrée, l'intendant de la marquise s'est jeté sur son passage.

MORNAC.

A la bonne heure.

BLAMONT.

Il a pris l'intendant par un bras, l'a soulevé et l'a jeté par la croisée sur une charrette de foin qui était dans la cour.

TOURNON.

Cependant on a dû finir par empêcher ce drôle d'entrer dans les appartements de la marquise?

BLAMONT.

On ne l'a pas empêché.

ROSAMBERG.

Comment!

BLAMONT.

Mais ma cousine, au moment où se produisait cet acte inouï de violence, a gagné précipitamment le jardin afin d'échapper à un danger dont la cause est restée un mystère pour tout le monde.

ROSAMBERG.

Parbleu ! c'était un voleur ; voilà le mystère.

TOUS.

Mais oui.

BLAMONT.

Je ne crois pas.

MORNAC.

Qui prouve cependant que ce n'était pas un voleur ?

BLAMONT.

D'abord, c'est qu'il n'a rien volé ; ensuite deux lignes écrites au crayon et trouvées par la marquise sur son secrétaire, lorsqu'elle est rentrée dans son appartement où le brutal personnage n'avait pas jugé à propos de l'attendre.

MORNAC.

Et que disaient ces deux lignes?

BLAMONT.

Ceci : « Madame la marquise, vous n'avez pas voulu me recevoir aujourd'hui chez vous, eh bien! moi, je vous recevrai bientôt chez tout le monde. »

MORNAC, *remontant.*

Une énigme; allons, ce n'est pas un voleur, c'est un sorcier.

BLAMONT.

Quoi qu'il en soi, ma cousine...

MORNAC, *l'interrompant après avoir aperçu Raoul. A mi-voix.*

Messieurs... messieurs... regardez!

(*Pendant la dernière partie de cette scène, Raoul est entré sans bruit et sans être aperçu des jeunes gens tous attentifs à écouter la fin du récit de Blamont. Après avoir regardé autour de lui, Raoul s'assied près de la fenêtre à la table sur laquelle brûlent des bougies; sa tête est couverte d'un béret de velours blanc; il est serré dans une tunique en drap rouge, il porte des guêtres collantes; sa culotte est en drap jaune clair; il a des gants de daim.*)

SCÈNE III.

TOURNON, MORNAC, BLAMONT, ROSAMBERG, RAOUL, *assis à table.*

TOURNON.

Tiens! quel est ce nouveau venu? Quelqu'un de vous le connaît-il?

MORNAC.

Je ne le connais pas, moi.

BLAMONT.

Ni moi. D'où diable?...

ROSAMBERG.

Pourtant nous nous connaissons tous ici.

MORNAC.

Nous devons tous nous connaître.

ROSEMBERG.

Décidément, le foyer de la Comédie-Italienne se gâte... On y vient sans être connu, sans être présenté.

MORNAC.

Y vient qui veut, c'est intolérable! Ce monsieur est-il Anglais, Allemand, Suédois? Non.

ROSEMBERG.

Non. N'est-ce pas un officier espagnol ?

MORNAC.

Un officier espagnol du temps de Charles-Quint, car nous savons tous que ce costume n'est aujourd'hui celui d'aucun corps de l'armée d'Espagne. Parbleu ! finissons-en avec nos doutes. Demandons-lui directement quel est l'heureux pays qui l'a vu naître.

ROSAMBERG.

De Mornac a raison, et je vais le premier... (*Il va à Raoul.*) De quel pays est monsieur ? (*Silence de Raoul.*)

TOURNON.

A l'armée de quelle nation appartient monsieur ? (*Même silence.*)

MORNAC.

Monsieur est-il au service de la sérénissime république de Venise ? (*Même silence.*)

BLAMONT.

Demandez-lui par la même occasion s'il n'est pas soldat du Pape.

MORNAC.

Attendez... (*Il s'approche de la table et souffle les bougies.*) Je vous demande bien pardon, monsieur, mais la bougie est très-chère cette année.

TOURNON.

Il fait un froid glacial, j'ai aussi mon idée. (*Il va ouvrir la croisée près de Raoul.*)

TOUS.

Bravo ! bravo ! (*Raoul les regarde d'un air dédaigneux.*)

BLAMONT.

Assez, messieurs, assez ! Si nous le bafouons plus longtemps, nous allons nous priver du plaisir de nous mesurer avec lui. Ne déshonorons pas aujourd'hui celui dont nous voulons faire un adversaire demain.

MORNAC.

Il ne peut déjà plus être notre adversaire.

TOUS.

Non ! non !

MORNAC.

Alors, qu'il ait la bonté de sortir d'ici, où ne peuvent rester que ceux qui ont fait leurs preuves... Monsieur, faut-il ?...

UN AVERTISSEUR, *paraissant à la porte de gauche.*

Messieurs, la pièce nouvelle va commencer. (*Il sort.*)

(*Raoul se lève pour se rendre dans la salle; aussitôt les jeunes gens qui viennent de l'insulter lui barrent le passage avec une banquette; Raoul se fait jour, s'arrête sur le seuil de la porte et les regarde d'un air moqueur.*)

RAOUL, *du haut de la banquette.*

Messieurs, dans nos montagnes, quand on part pour chasser l'ours, on ne perd pas ses balles à tirer sur les chevreuils qu'on voit passer. Adieu, messieurs; au revoir, peut-être. (*Il entre dans la salle.*)

MORNAC.

Si le drôle n'est pas très-brave, il est du moins fort impertinent; car il nous a bravés, messieurs, ne vous y trompez pas.

ROSAMBERG.

Oui, messieurs, parfaitement bravés : nous avons été joués par lui, de Mornac a raison. Eh bien! messieurs, qu'allons-nous faire?

BLAMONT.

Rien. Nous l'avons bafoué, il s'est moqué de nous, je crois que nous sommes quittes.

TOURNON.

Allons donc! Ce n'est pas ainsi que je l'entends. Dans l'entr'acte je veux faire sauter, avec la pointe de mon épée, cette coiffure ridicule qu'il a gardée sur sa tête.

MORNAC.

Parfait!

ROSAMBERG.

Et moi je veux qu'il rentre dans la salle avec une seule guêtre.

MORNAC.

C'est mieux.

BLAMONT.

Messieurs!...

MORNAC.

Il nous a appelés chevreuils!

TOURNON.

C'est grave! Oui, nous prendrons notre revanche pendant l'entr'acte.

TOUS.

Oui! oui!

L'AVERTISSEUR, *reparaissant.*

Messieurs, le spectacle est commencé. (*Il sort.*)

BLAMONT.

Allez, messieurs, allez voir la *Chercheuse d'esprit*... Moi, je

vais m'étendre dans ce fauteuil, où je n'aurai pas besoin de chercher le sommeil.

TOUS, *sortant.*

A l'entr'acte! à l'entr'acte!

(*Blamont s'est installé dans un fauteuil, près de la cheminée.*)

SCÈNE IV.

BLAMONT, *seul.*

Bien du plaisir, messieurs... Il y a donc encore des gens qui aiment le spectacle... je ne les blâme pas, mais je ne les comprends guère... Il est vrai qu'il y a des gens aussi qui aiment à jouer aux dominos. Bon! mes étourdis ont laissé cette porte ouverte. (*Il se lève, va la fermer et se rasseoit.*) Ce feu me réjouit. Quelle étrange chose, et comme les goûts sont différents!... Les uns, dans un ouvrage dramatique, recherchent le style; les autres, les caractères; les autres... moi, je l'avoue, je n'aime dans une pièce que les entr'actes; si jamais je devenais ministre, je ferais une pension à l'auteur qui écrirait une comédie où il n'y aurait que des entr'actes. Mais d'où vient donc cet air glacial? Parbleu! de cette croisée qu'ils ont ouverte aussi pour narguer ce bizarre personnage (*Il se lève, va la fermer, puis regarde partout.*) N'y a-t-il plus rien à fermer?... J'ai fermé une porte, j'ai fermé une croisée... Ah! si je pouvais fermer tous les théâtres de Paris. (*Il va pour s'asseoir.*) Quel bruit! quel tapage! quel brouhaha! L'acte serait-il déjà fini?

SCÈNE V.

ROSAMBERG, TOURNON, MORNAC, *entrant précipitamment dans la foule, suivis de plusieurs jeunes Seigneurs.* BLAMONT.

ROSAMBERG.

L'imprudence est rare!

TOURNON.

Elle est inouïe!

MORNAC.

On n'a rien vu d'égal à cette insolence.

BLAMONT, *quittant en sursaut son fauteuil.*

Qu'y a-t-il, messieurs? Le feu est-il au théâtre?

MORNAC.

Madame de Beaumesnil vient d'être insultée!

BLAMONT.

Insultée!

MORNAC.

Quel scandale! Quel scandale!

BLAMONT.

Mais cette insulte, qui a osé la lui faire ?

ROSAMBERG.

Ce jeune homme que nous avons raillé, bafoué tantôt.

BLAMONT.

Lui ! Je cours châtier...

ROSAMBERG, *le retenant.*

On ne pénètre plus dans la salle ; les gardes-françaises en occupent les issues.

BLAMONT.

Mais comment, pourquoi, de quelle façon a-t-il offensé madame de Beaumesnil ? Parlez ! que je sache !...

MORNAC.

Son costume a, d'abord, attiré l'attention de la salle entière... Nous l'avons vu ensuite s'avancer jusqu'à la dernière loge de la première galerie, celle qu'occupe ce soir madame de Beaumesnil. De cette place, il a fixé obstinément, lentement, son regard sur l'intérieur de cette loge. Il ne bougeait pas. Mais qu'a-t-il, se demandait-on de tous côtés, contre madame de Beaumesnil?

BLAMONT.

Serait-ce l'inconnu qui s'est présenté ce matin chez elle ?

MORNAC.

Cette agression muette importunait votre cousine jusqu'à la douleur ; c'était visible.

BLAMONT.

Mais qu'est-ce donc?

MORNAC.

De son côté exagérant son attitude de plus en plus insultante, ce jeune homme a fini, le croirez-vous ? par croiser ses bras sur sa poitrine, et son sourire s'est fait dédaigneux. A ce moment, j'ai entendu le marquis dire à son frère le Commandeur : Mais qu'est-ce donc? Pourquoi tout le monde me regarde-t-il ainsi? Sa folie allait éclater : il se croyait la cause de cette curiosité générale. Il y a, lui a répondu à haute voix le Commandeur, que votre femme est en butte depuis un quart d'heure aux outrages d'un impertinent... Et si le visage de cet impertinent ne change pas à l'instant même de direction... Mme de Beaumesnil s'est alors écriée avec une vive émotion : « Je vous en prie ! je vous en supplie ! Allons-nous-en ! » La salle, dont l'étonnement n'avait cessé de s'accroître, s'est émue jusqu'à l'indignation, jusqu'à la colère. Elle s'est levée en masse.

BLAMONT.

Mais le misérable ?...

MORNAC.

Nous nous sommes tous élancés pour en faire justice; il avait disparu.

TOURNON.

On vient de ce côté... C'est Mme de Beaumesnil.

SCÈNE VI.

LE COMMANDEUR, TOURNON, ROSAMBERG, MARIE, BLAMONT, LE MARQUIS, MORNAC. *Plusieurs personnages muets dans le fond.*

BLAMONT, *allant au-devant de la Marquise.*

Ma cousine, que viens-je d'apprendre? Mais comme vous êtes encore agitée! tremblante!... (*Il avance un fauteuil.*)

MARIE.

Non, non! ma voiture, mes gens. (*Apercevant Raoul et poussant un cri.*) Encore cet homme! (*Elle tombe dans le fauteuil.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RAOUL.

(*A l'entrée de Raoul, la foule s'ouvre et il la traverse pour venir se placer à quelques pas du fauteuil de la Marquise, qu'il regarde avec une persistance et une ironie blessantes. Pendant quelques instants, elle soutient l'insolence de ses regards. Près d'elle, dans des attitudes expressives, sont le Commandeur et le Marquis. Les autres personnages ont peine à contenir leurs mouvements de colère. Pendant toute la scène la figure du Marquis a une expression, tantôt de curiosité, tantôt de stupidité riante; son frère le contient sous la domination de son regard; il le surveille.*)

MARIE, *se levant.*

Enfin, monsieur, qui êtes-vous? et que me voulez-vous?

RAOUL.

Je suis Raoul de Marescreux.

MARIE.

Raoul de Marescreux!

LE MARQUIS.

Lui!

RAOUL.

Raoul de Marescreux, qui vous a fait dire ce matin : « Puisque » vous ne voulez pas me recevoir chez vous, madame de Beau- » mesnil, moi, je vous recevrai bientôt chez tout le monde. » Je vous ai tenu parole.

LE COMMANDEUR, *arrêtant les jeunes gens qui veulent se jeter sur lui.*

Laissez, messieurs, je veux qu'on l'écoute... je veux savoir...

MARIE.

Encore une fois, que me voulez-vous?

RAOUL.

Je suis sous-lieutenant dans les dragons du Béarn, et je veux être nommé colonel de la maison du roi.

MARIE.

Ah! c'est donc moi qui dois récompenser le fils du dénonciateur de mon père?

RAOUL.

Votre père, madame, s'il eût réussi, aurait fait mourir le mien; j'en ai la preuve. Mon père prit les devants. Trahir un traître est un devoir et non un crime. Mon père dénonça donc le vôtre, et il fit bien; et tous les deux, dénoncés l'un par l'autre, eurent leur supplice. Le vôtre fut torturé; le mien condamné à mort. Le vôtre, grâce à l'or que vous pûtes lui procurer, corrompit ses geôliers et s'évada; le mien eut la tête tranchée sur l'échafaud. Voilà le passé. Depuis, vous êtes rentrée en grâce, madame, vous êtes redevenue toute puissante; et moi, à grand'peine, je suis devenu sous-officier obscur dans une milice obscure du Béarn. Vous êtes entourée d'honneurs, on vous a rendu vos biens; les miens sont sous le poids de la confiscation...

MARIE.

Monsieur!...

RAOUL.

D'abord, vous me ferez rendre mes biens.

MARIE.

Monsieur!...

RAOUL.

Oh! je n'ai pas fini... Vous m'obtiendrez ensuite un brevet de colonel...

MARIE.

Monsieur!

RAOUL.

Et quand vous m'aurez rendu l'honneur par ce brevet de colonel, quand vous m'aurez rendu riche par la restitution de tous mes biens...

MARIE.

Monsieur!...

RAOUL.

Je devais bien vous épouser... oui, madame, vous épouser, et vous le savez bien.

LE COMMANDEUR.

Insolent! (*Il regarde le Marquis.*) A moi, mon frère! (*Le Commandeur lève son gant, le Marquis son mouchoir sur le visage de Raoul.*)

RAOUL, *les retenant tous deux.*

Deux soufflets! Je les tiens pour reçus... (*Remontant vers Rosamberg et Tournon.*) Voici mes seconds... (*Mouvement de refus des jeunes seigneurs.*) Rassurez-vous, messieurs, je suis bon gentilhomme.

LE COMMANDEUR, *s'approchant de Mornac et de Blamont.*

Voici les nôtres. (*Il redescend et vient se placer à côté de Raoul, au premier plan à droite; les autres personnages sont groupés au fond.*)

RAOUL.

L'endroit?

LE COMMANDEUR.

Le bois de Vincennes; on se rencontrera au pied de la tourelle.

RAOUL.

L'heure?

LE COMMANDEUR.

Quatre heures.

RAOUL.

L'arme?

LE COMMANDEUR.

Le pistolet. Si mon frère meurt le premier, je le remplacerai; si c'est moi, il me remplacera. Est-ce convenu?

RAOUL.

C'est convenu. A combien de pas?

LE COMMANDEUR.

Nous marcherons l'un sur l'autre, et tirera qui voudra jusqu'à ce que mort s'en suive. Acceptez-vous?

RAOUL.

J'accepte tout.

LE COMMANDEUR.

A demain!

RAOUL.

A demain!

SIXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente un carrefour du bois de Vincennes. Deux voitures arrivant de deux points différents se rencontrent. Elles s'arrêtent. De l'une descend Raoul accompagné de ses deux témoins, Rosamberg et Tournon ; de l'autre sortent le Marquis, le Commandeur et ses deux témoins Mornac et Blamont. Des domestiques portant des boîtes à pistolets les suivent. Dubois est au milieu de ces domestiques. Tous se saluent avec une politesse froide. Quatre heures sonnent.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOURNON, ROSAMBERG, *au fond à droite.* LE MARQUIS *au fond*, RAOUL, LE COMMANDEUR, BLAMONT, *sur le devant*, MORNAC *et* BLAMONT *au fond à gauche.*

LE COMMANDEUR, *à Raoul.*

Monsieur, je crois inutile d'allonger notre entrevue d'explications fastidieuses. Les paroles ne changeraient rien aux faits.

RAOUL, *sèchement.*

Absolument rien.

LE COMMANDEUR.

J'aurai donc l'honneur de vous rappeler ainsi qu'à mes témoins, qu'il est dans mon intention et dans celle de mon frère, destiné à se battre le premier avec vous, de voir se continuer le combat jusqu'à ce que l'un des deux adversaires soit laissé mort sur le terrain.

RAOUL.

C'est ainsi que je l'entends, monsieur.

LE COMMANDEUR.

J'entends encore que celui qui aura essuyé le feu de l'adversaire, pourra faire feu à son tour, quelle que soit la gravité de sa blessure, sans qu'il soit apporté aucun empêchement par les témoins, lui étant laissé un délai de cinq minutes pour triompher de la douleur ou d'une défaillance profonde. Ceci est bien entendu ?

RAOUL.

J'ajoute seulement que nous devons marcher l'un sur l'autre, et faire feu quand nous le jugerons convenable.

LE COMMANDEUR.

Oui, monsieur. Le reste est l'affaire de nos témoins.

ROSAMBERG, *aux domestiques.*

Vous autres, veillez à ce que les gens du roi ne nous surprennent pas. (*Les domestiques se placent en vedettes sur divers points ; le Marquis descend un peu.*)

(*Le Commandeur, après avoir salué Raoul qui lui rend son salut, s'approche de son frère, le prend sous le bras et l'entraîne sur le devant de la scène. Raoul remonte et cause avec ses témoins.*)

LE COMMANDEUR, *au Marquis, affectueusement.*

Mon excellent frère, nous avons nos jours de mauvaise disposition dans la vie, et où nous valons mieux que notre cœur.

LE MARQUIS, *à gauche du Commandeur.*

Que voulez-vous, mon frère ! ce tremblement...

LE COMMANDEUR.

Ce tremblement est causé chez vous par le froid. (*Les témoins chargent les armes.*)

LE MARQUIS.

Oui, il arrive parfois, comme vous le dites, qu'on soit moins brave tel jour que tel autre... Vous trouveriez-vous, par hasard, dans cet état si naturel et si excusable, mon frère ?

LE COMMANDEUR.

Je le crains ; mais votre exemple me ferait rougir d'une faiblesse si... Je mérite après tout quelque indulgence ; je ne suis pas vous ; vous, mon frère, si, par la permission de Dieu, vous sortez de la vie d'ici à quelque minutes, vous aurez du moins goûté à ses plus douces félicités ; tandis que moi, si je dois partir, je m'en irai tout aussi pauvre de plaisirs que vous en avez été riche. Je n'aurai connu que le travail et la guerre. Quoi qu'il en soit, je vous prie de me décharger votre arme dans la tête, si vous me voyez faire ici, sous les yeux des hommes et de Dieu, un seul mouvement de lâcheté. Jurez-moi cela par le saint nom du Seigneur, par notre mère, et par le respect que vous avez ainsi que moi pour nos aïeux, qui, tous, furent des braves.

LE MARQUIS, *très-ému.*

Je vous le jure, mon frère.

LE COMMANDEUR.

C'est bien. On vient vers nous.

MORNAC, *descendant la scène.*

Messieurs tout est prêt. (*Les témoins arrivent aussi et présentent deux pistolets au Marquis : Raoul attend au fond à droite. Quand le Marquis a pris son pistolet, il remonte au fond à gau-*

che ; les témoins vont remettre l'autre pistolet à Raoul et se placent au fond au milieu.)

LE MARQUIS, *à part.*

Allons, il faut mourir, mon frère le veut ! Mourir ! (*Le Marquis et Raoul font quelques pas l'un sur l'autre. Le Marquis chancelle de frayeur.*)

LE COMMANDEUR, *à part.*

Notre honneur va être sauvé : (*A droite sur le devant de la scène, il crie au Marquis en s'avançant :*) Monsieur le marquis de Beaumesnil, je vous regarde ! (*Le Marquis se relève, les deux coups de feu partent à la fois.*)

LE MARQUIS, *tombant.*

Blessé ! Je suis blessé !

RAOUL, *laissant tomber son pistolet.*

Blessé aussi.

LE COMMANDEUR *court à son frère ; après avoir regardé sa blessure.*

Rien, ce n'est rien, la balle a à peine effleuré le bras. (*A Raoul.*) Et vous, monsieur ?

RAOUL, *s'avançant un mouchoir sur la main.*

Un doigt de la main gauche déchiré seulement... moins que rien.

LE COMMANDEUR, *à Raoul.*

Quelques minutes de repos vous sont-elles nécessaires ?

RAOUL.

Non, mais la blessure de monsieur votre frère exige encore quelques minutes de soins.

LE COMMANDEUR.

Je prendrai son tour si vous le voulez.

RAOUL.

Soit.

UN DOMESTIQUE, *à mi-voix.*

Du bruit ! Des gens viennent par cette allée.

DUBOIS.

Des moines de Saint-Ambroise qui traversent le bois en revenant de Saint-Maur. (*Mouvement de silence.*) Ils sont passés.

RAOUL, *au Commandeur.*

Je suis à vos ordres, monsieur.

LE COMMANDEUR.

Moi, aux vôtres, monsieur. (*Les témoins se retirent au fond pour charger les armes. Le Commandeur amène Raoul sur le devant de la scène.*)

LE COMMANDEUR, *à Raoul.*

Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

RAOUL.

Parlez, monsieur.

LE COMMANDEUR.

L'un de nous aura assurément paru devant Dieu avant que ce soleil qui se couche soit descendu sous l'horizon.

RAOUL.

Peut-être y aurons-nous paru tous les deux.

LE COMMANDEUR.

Cette minute est grave! Il m'est venu un doute depuis que nous sommes sur ce terrain. Non, il n'est pas possible qu'un homme que je veux croire ferme et brave, ait agi sans motif, en outrageant, ainsi que vous l'avez fait, la marquise de Beaumesnil. La connaissiez-vous? Aviez-vous à vous plaindre d'elle? — Une seule question encore.

RAOUL, *sèchement.*

La dernière, monsieur.

LE COMMANDEUR.

La dernière. Le moment où nous sommes la rend moins blessante pour l'honneur d'une personne qui, d'ailleurs, ne saura jamais qu'elle a été faite. Et puis, avant de sortir de la vie, l'âme a des curiosités qu'elle a soif de satisfaire, et la mienne... Entre mademoiselle de Canilly et vous, monsieur, a-t-il existé quelque lien d'affection? (*Raoul sort de sa poche un portrait et le remet au Commandeur, celui-ci le regarde un instant et lit ce qui y est écrit. — Lisant :*) « Offert par moi, Marie de Canilly, à monsieur Raoul de Marescreux. » (*A Raoul.*) C'est bien votre nom, celui qui est écrit sur ce portrait?

RAOUL, *le reprenant.*

C'est bien mon nom. (*Il remonte au fond.*)

LE COMMANDEUR, *seul sur le devant de la scène.*

O mon Dieu! mon Dieu! je n'avais qu'une consolation en mourant, elle m'est enlevée! Cet homme a été aimé! (*Il sort ses tablettes, écrit quelques lignes au crayon, et fait signe à Dubois qui s'avance. Il lui remet les tablettes.*) Pour être remises à madame de Beaumesnil, si je suis tué. (*Dubois les prend, s'incline et se retire au fond. — Aux témoins, se tournant de leur côté.*) Je suis prêt, messieurs. (*Les témoins remettent à Raoul et au Commandeur les pistolets; Raoul est placé au fond à droite, le Commandeur au deuxième plan à gauche; ils s'avancent l'un sur l'autre; on entend un seul coup de feu, le Commandeur bondit en arrière. se replie sur lui-même, puis s'affaisse et tombe.*)

BLAMONT.

Mort!

LE MARQUIS, *se jetant sur son frère et le prenant dans ses bras, les témoins les entourent.*

Mort! mort! On vous a tué, mon noble frère! vous, la dernière âme chevaleresque de ce siècle perdu; tué! vous, la dignité, vous, l'honneur, vous, le courage d'une antique maison! Tué! vous, son dernier héritier! car, moi je ne suis rien dans la famille, dans le monde, rien qu'un pauvre idiot, qu'un enfant qui se lamente, qui pleure, qui n'a que des pleurs à vous offrir pour toute vengeance. Oh! c'est moi qui devais mourir, moi le fou, moi l'inutile sur terre, moi le lâche! Eh bien! non! (*Il se relève.*) Je ne veux pas être lâche! non, je ne veux pas être fou!.. Mon frère! je serai brave, brave comme vous!

ROSAMBERG.

Messieurs, on vient! (*Tous s'élancent pour sortir. Raoul veut les suivre; le Marquis court à lui, l'arrête et l'entraîne sur le milieu de la scène.*)

LE MARQUIS, *exaspéré.*

Vous ne partirez pas! un pistolet! une épée! Je veux venger mon frère! je veux me battre!... me battre!

RAOUL, *résistant.*

Monsieur!...

LE MARQUIS, *tirant son épée.*

En garde! monsieur, en garde! (*Raoul fait toujours des efforts pour sortir; le Marquis le retenant plus fortement.*) Vous resterez, vous dis-je; vous avez tué mon frère!... Je veux vous tuer, vous tuer, vous tuer!...

RAOUL, *exaspéré, tire son épée et la croise avec celle du Marquis.*

Eh bien! soyez satisfait! (*Ils sont placés au fond; Raoul fond sur le Marquis et le tue.*)

LE MARQUIS, *tombant à côté de son frère.*

Frappé! frappé au cœur!... mon frère!... mon frère! Je meurs avec vous! (*Raoul et les témoins sortent de divers côtés, les domestiques les suivent. Le Marquis et le Commandeur sont étendus par terre. Au bout de quelques secondes, le Commandeur se lève à demi, regarde son frère et retombe.*)

SEPTIÈME TABLEAU.

Un salon dont le fond est un grand vitrail à carreaux transparents, dans lequel est découpée une croisée de toute la hauteur du vitrail. Porte au fond, portes latérales. Un guéridon, fauteuils, chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, *seule.*

Quelle nuit! Personne ne vient me donner des nouvelles de ce duel ; personne! Quatorze heures d'attente! J'ai envoyé partout.. Où aller encore pour savoir ?... Que faire? J'ai prié... Ah ! comme j'ai prié !... Ils reviendront cependant... reviendront-ils tous les deux? qui vais-je voir paraître? Qui ? mon Dieu!

SCÈNE II.

LE COMTE DE BLAMONT, MARIE.

BLAMONT, *au fond, à la cantonade.*

Qu'on ne dételle pas.

MARIE.

La voix de mon cousin de Blamont. (*Elle court au devant de lui.*) Mon mari!... Parlez-moi de mon mari!

BLAMONT.

Le marquis de Beaumesnil...

MARIE.

Vous n'achevez pas... O mon Dieu ! mon Dieu ! Et son frère? Vous vous taisez encore !...

BLAMONT, *à part.*

Son effroi m'épouvante ! (*Haut.*) Le Commandeur...

MARIE.

Mort aussi, n'est-ce pas?

BLAMONT.

En fuite.

MARIE, *allant s'asseoir à la table à droite du spectateur.*

Ah! vous comprenez, mon cousin, vous voyant revenir seul... vous comprenez mes appréhensions... mes craintes... Ah ! il est en fuite... Et vous savez sans doute où il est allé? Vous le savez?

BLAMONT.

Il doit passer quelque temps pour mort afin d'échapper aux recherches des gens du roi.

MARIE.

Oui, les lois contre le duel... Ainsi, vous avez vu mourir le pauvre marquis?

BLAMONT.

Traversé par l'épée de son adversaire.

MARIE.

C'est à l'épée ?... Il me semblait que j'avais vu emporter d'ici des pistolets.

BLAMONT.

Le Commandeur s'est battu au pistolet.

MARIE, *se levant.*

Ah ! vous disiez qu'on est à sa poursuite ?

BLAMONT.

Je le suppose, je le crains.

MARIE.

Et qui vous fait croire ?

BLAMONT.

A la fin du combat, nous avons vu venir les gens du roi...

MARIE.

Et alors?

BLAMONT.

Et alors nous sommes tous montés rapidement en voiture, excepté le Commandeur, parce que...

MARIE, *vivement.*

Parce que ?...

BLAMONT, *à part.*

Ces questions !... (*Haut.*) Parce qu'il est...

MARIE.

Achevez !

BLAMONT.

Blessé...

MARIE.

Blessé !...

BLAMONT.

Grièvement blessé.

MARIE, *passant à droite.*

Mais s'il est grièvement blessé, il n'aura pas pu s'enfuir ; il aura été arrêté. Il est inconcevable, il est cruel, il est lâche de l'avoir ainsi abandonné. Oui, lâche !... Oh ! pardon, mon cousin, mais ma tête est perdue !... deux frères qui s'aimaient tant ! que tout le monde aimait tant... Apprendre au même instant que l'un est mort, et que l'autre... (*A part.*) Oh! il ne me dit pas la vérité. Est-il blessé, est-il pris, est-il mort? (*Haut d'un ton suppliant.*) Mon cousin, je vous demande, vous ne m'avez pas

répondu... je vous demande comment le Commandeur aura pu échapper aux gens du roi, s'il est grièvement blessé?

BLAMONT.

Voici...

MARIE.

Dites...

BLAMONT.

C'est que ..

MARIE.

Parlez!...

BLAMONT.

Pardon, ma cousine, mes idées sont encore si troublées!...

MARIE.

Vous disiez...

BLAMONT.

Que, malgré sa blessure...

MARIE.

Continuez!

BLAMONT.

Le Commandeur a eu le temps de se diriger vers le couvent de Saint-Ambroise... des religieux de cet ordre qui passaient par-là avant que les gens du roi n'aient occupé le terrain...

MARIE.

Ainsi, vous êtes sûr que le Commandeur, malgré sa blessure?...

BLAMONT.

Oui.

MARIE.

Est vivant?... vous me le jurez?...

BLAMONT.

Ma cousine, je succombe à la lassitude, à l'émotion... j'ai aussi quelque raison de craindre pour ma sûreté personnelle. La nuit va finir... permettez-moi...

MARIE, *allant s'asseoir à la table à gauche*

Partez, mon cousin... partez! Oui, votre sûreté personnelle... la nuit va finir... quelle nuit!...

BLAMONT, *à part, en s'en allant.*

Oh! comme elle l'aimait!... Elle aussi a été tuée! (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE III.

MARIE, *seule.*

Blessé! Caché au couvent des Bénédictins de Saint-Ambroise...

que croire? que résoudre? que faire? Ah! s'il m'avait menti? Si le Commandeur était .. C'est impossible!... Pourquoi impossible? (*Elle se lève.*) Il me l'aurait dit... Me l'aurait-il dit?... Que d'obscurité! Cette obscurité me rassure. Je ne l'ai peut-être pas assez interrogé... Mais comment? Pouvais-je lui dire face à face... La vie du Commandeur est ma vie!... S'il est mort, je mourrai!.. Je ne le pouvais pas, non!... Oh! je ne puis pas vivre ainsi; avant demain je serais folle. (*Elle sonne en appelant.*) Louison! Louison!... Sortons de ces ténèbres qui m'étouffent!...

SCÈNE IV.

MARIE, LOUISON, *entrant par le fond à droite.*

MARIE.

Ah! viens, Louison!... M'aimes-tu?

LOUISON.

Elle le demande!

MARIE.

M'aimes-tu bien?

LOUISON.

Non.

MARIE.

Louison!

LOUISON.

Ma fille!

MARIE.

Tu n'as pas peur?

LOUISON.

Et de quoi?

MARIE.

Tu connais le couvent de Saint-Ambroise?

LOUISON.

A deux pas d'ici, au bout du faubourg.

MARIE.

Mais il fait si froid, si noir... et tu es malade depuis plusieurs jours...

LOUISON.

Ce n'est rien; une forte douleur au côté, un peu de gêne dans la respiration, la peau brûlante... Qu'est-ce qui n'a pas cela? Mais, explique-toi.

MARIE.

Prends ma voiture, et cours au couvent.

DOUISON.

Ensuite ?

MARIE.

Tu sais ce qui est arrivé au Commandeur ?

LOUISON, *pleurant.*

Ils l'ont tué, lui, si bon !... Ils l'ont tué !

MARIE.

Le Commandeur n'est pas mort ; on fait courir ce bruit afin que les gens du roi ne le recherchent pas... Comme tu me regardes !... Non, te dis-je, il n'est pas mort.

LOUISON.

Mais, mon enfant !... (*A part.*) Son cousin ne ne lui a donc pas dit ?...

MARIE.

Une fois au couvent, tu demanderas à être introduite auprès du Commandeur.

LOUISON.

Auprès du Commandeur ?.. Mais, encore une fois, le Commandeur...

MARIE.

Tais-toi ! tais-toi ! Tu remettras ceci au Commandeur... (*Elle ne lui remet rien.*)

LOUISON.

Quoi ? Tu ne me donnes rien.

MARIE.

Tu as raison. Tiens. (*Elle prend convulsivement une feuille de papier sur laquelle elle jette rapidement ces mots qu'elle prononce à haute voix.*) » Si vous vivez, un signe, un signe qui me l'apprenne... » (*A Louison.*) Pars maintenant. Trois minutes pour franchir le faubourg Saint-Antoine, deux pour arriver au couvent de Saint-Ambroise... En dix minutes, tu peux être revenue. Reviens plus tôt !

LOUISON.

Une dernière fois, ma pauvre enfant...

MARIE.

Une derniere fois je le veux.

LOUISON.

Tu l'ordonnes ?

MARIE.

Je t'en prie ! Je te le demande à genoux, ma bonne Louison ! Tu ne me refusais rien autrefois quand tu me portais dans tes

bras, quand j'étais petite... Eh bien ! je suis encore petite... (*Elle l'embrasse.*)

LOUISON.

Ça vous ferait sortir du tombeau pour lui rendre service.

MARIE.

Oui, va... reviens !... (*Louison sort par la droite. Marie à genoux.*) Maintenant sauvez-le, mon Dieu ! et je jure d'accomplir aujourd'hui même le vœu solennel de cette nuit. (*Se relevant d'un air inspiré.*) Mon vœu est écrit là-haut.

SCÈNE V.

MARIE, *seule.*

Ce Raoul de Marescreux, ce fils du bourreau de mon père, s'est bien cruellement vengé. Le même jour, mon mari, le Commandeur... Louison ne croit pas que le Commandeur... et moi je veux le croire... parce que... Une minute que Louison est partie... il faut que j'attende encore neuf minutes ! (*Elle s'assied*). Attendre, c'est mourir !... Je ne pourrai jamais... le monde dira ce qu'il voudra, je pars, je vais moi-même... (*Elle se lève. Elle sonne, Dubois paraît.*)

SCÈNE VI.

DUBOIS, MARIE.

DUBOIS. (*Il s'avance lentement, tristement, et remet les tablettes du Commandeur à Marie.*)

Madame, monsieur le Commandeur m'a dit hier : « Si je suis tué, tu remettras ces tablettes à madame la marquise de Beaumesnil. » Je vous les remets, madame ; j'ai rempli son dernier vœu sur la terre.

MARIE.

Mais ces tablettes, ces tablettes... il vous les a remises avant le combat... Vous n'avez pas vu le combat... vous n'avez pas vu...

DUBOIS.

J'ai vu tomber le Commandeur.

MARIE.

C'est bien ! (*Elle passe et va s'asseoir à la table.*)

DUBOIS.

Je serais venu hier au soir, mais arrêté à la tourelle par les gens du roi... (*Il sort par la droite.*)

SCÈNE VII.

MARIE, *seule, assise.*

Tué !... Allons, ils l'ont tué !... Ce fidèle serviteur a tout vu... Mon cousin de Blamont n'a pas osé me dire la vérité... Tué !...

tué!... (*Elle ouvre les tablettes et lit à haute voix.*) « Le dernier » objet que j'ai vu dans ce monde avant de le quitter pour tou- » jours, c'est votre portrait dans les mains de monsieur Raoul » de Marescreux. » Mon portrait?... mon portrait... Ah! oui! mon portrait! « Et la dernière parole que j'ai entendu de mon » heureux adversaire, est que vous lui avez vous-même donné » ce portrait. » (*Elle se lève.*) Oh! l'infâme! (*Lisant.*) « Vous » avez aimé cet homme!... Adieu, madame!... Commandeur » de Beaumesnil. » Moi, je l'ai aimé... moi! Ah! ce Raoul de Marescreux se venge trop! Moi, je l'ai aimé... Et il lui a dit cela!... le pistolet sur le cœur!... Et ses yeux, sa bouche se sont fermés pour toujours sur cette calomnie!... Quelle épouvantable mort!... Moi, vous avoir trahi!.. et vous avez pu le croire!.. De tous les maux, celui-là est bien le plus horrible! Et il se plaint à peine! Et il ne m'accable pas!... Et il ne me maudit pas! Cette résignation est sublime!... (*Elle tombe sur une chaise au fond.*)

SCÈNE VIII.

MARIE, RAOUL.

RAOUL, *venant du fond.*

Madame, il est des destinées qu'il faut subir.

MARIE.

Raoul de Marescreux!... Des destinées qu'il faut subir!... Vous oubliez que d'un mot je puis vous faire repentir!... Vous oubliez que je suis puissante à la cour...

RAOUL.

Vous n'étiez pas moins puissante hier... Avez-vous empêché ce qui arrive aujourd'hui?.. Je vous le répète, madame, il est des destinées... Vous n'avez plus d'appui, plus de protecteur...

MARIE.

Je crois que vous m'offrez de m'en servir?... Enfin que me voulez-vous? Que demandez-vous à la marquise, à la veuve de Beaumesnil?

RAOUL.

Vous n'êtes plus marquise de Beaumesnil.

MARIE.

Sortez!

RAOUL.

Vous savez, madame, qu'il est dangereux de me chasser. Chassé une première fois, vous m'avez retrouvé au théâtre; chassé une seconde fois, vous me retrouveriez à la cour... où vous êtes si puissante!...

MARIE.

Je vais mettre entre vous et moi une barrière si haute... Mais puisque vous ne voulez pas sortir... (*Elle va pour se retirer.*)

RAOUL, *l'arrêtant.*

Il n'y a plus de barrière entre vous et moi ; il y avait hier un corps et un fantôme, je les ai dispersés tous les deux.

MARIE, *voulant sortir.*

Laissez-moi !

RAOUL, *la retenant.*

Nous rentrons, vous et moi, dans les conventions faites par votre père et par le mien.

MARIE, *voulant toujours sortir.*

Laissez-moi ! laissez-moi, vous dis-je!...

RAOUL.

Vous les rappelez-vous, ces conventions? (*Le Commandeur paraît au fond.*)

SCÈNE IX.

RAOUL, LE COMMANDEUR, MARIE.

LE COMMANDEUR.

Vous avez oublié les nôtres, monsieur de Marescreux.

RAOUL.

Le Commandeur !

LE COMMANDEUR.

« Celui qui aura essuyé le feu de l'adversaire, pourra faire » feu à son tour, quelle que soit la gravité de la blessure, sans » qu'il soit apporté aucun empêchement par les témoins, et lui » étant laissé un délai de cinq minutes pour triompher de la dou- » leur ou d'une défaillance profonde. » C'étaient nos conditions. Les avez-vous loyalement exécutées, hier, après m'avoir frappé d'une balle ?.. Une minute après, vous désertiez le terrain sur lequel vous m'aviez laissé baigné dans mon sang... Vous ne m'aviez pas tué... (*Il sort un pistolet.— Marie passe et se place entre le Commandeur et Raoul.*)

MARIE, *jetant un cri.*

Ah ! (*Au Commandeur.*) Je vous demande la vie de cet homme. (*Jeu de scène terrible et excessif. Le Commandeur veut se trouver face à face avec Raoul qui se tient derrière Marie épouvantée.*)

LE COMMANDEUR.

Sa vie ! mais, en un jour, il m'a ravi mon frère, mon pauvre frère !... il m'a fait douter de votre amour ! tant qu'il vivra, tant que je ne serai pas près de vous, il vous menacera... il vous l'a dit : aucun obstacle... Non, je n'ai pas assez de force, de vertu, de générosité, pour ne pas frapper qui a tant frappé, pour ne pas punir qui a tant puni, pour ne pas faire mourir une fois qui a fait mourir tant de fois.

RAOUL.

Tuez donc! c'est votre droit. (*Il étend son bras vers la croisée du fond, il tient dans la main le portrait de Marie.*) Mais ce portrait qui tombera de ma main aussitôt que la vôtre m'aura frappé, apprendra à tout le monde que Marie de Canilly...

LE COMMANDEUR, *à Marie.*

Cette lâcheté... Dieu seul peut le sauver.

MARIE.

Que Dieu le sauve donc! je suis à Dieu.

LE COMMANDEUR.

Que dites-vous?

MARIE.

Cette nuit, dans mon égarement, dans mon désespoir... j'ai juré, si Dieu vous accordait la vie, de prendre le voile et de ne plus le quitter... de n'être qu'à Dieu seul!..

LE COMMANDEUR.

Un pareil serment!...

MARIE.

Je le tiendrai.. Je cours l'accomplir... (*Musique religieuse. — Tout s'arrête. — On voit paraître au fond le corps du Marquis porté par quatre paysans, suivis d'amis et de serviteurs. Marie s'agenouille.*)

MARIE, *se relevant, au Commandeur.*

Adieu!

LE COMMANDEUR.

Marie! Marie! Ce sacrifice!...

MARIE.

Et le vôtre?...

(*Raoul s'avance lentement en tenant à la main le portrait; Marie s'arrête; Raoul lui remet le portrait, puis s'agenouille devant elle.*)

MARIE, *à Raoul.*

Que voulez-vous de moi, monsieur de Marescreux?

RAOUL, *lui rendant son portrait.*

Mon pardon!

MARIE, *au Commandeur.*

Mon ami, courage!... On aime encore là-haut. (*Musique jusqu'à la fin.*)

FIN.

75978

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46

N.º d' invent: 835